

E
78
.T4
v76

372

B 716,336 DUPL

LES INDIENS DU TEXAS

ET

LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES

DE 1720 ET 1721

A LA « BAIE SAINT-BERNARD »,

PAR

MM. DE VILLIERS DU TERRAGE et P. RIVET

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*,
Nouvelle série, tome XI, 14-1919, p. 403-442.

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ,
61, RUE DE BUFFON, 61.

—
1919

E
78
.T4
v76

372

B 716,336 DUPL

LES INDIENS DU TEXAS

ET

LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES

DE 1720 ET 1721

A LA « BAIE SAINT-BERNARD »,

PAR

MM. DE VILLIERS DU TERRAGE et P. RIVET

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*,
Nouvelle série, tome XI, 14-1919, p. 403-442.

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ,
61, RUE DE BUFFON, 61.

—
1919



E
72
.T4
V76

LES INDIENS DU TEXAS
ET
LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES

DE 1720 ET 1721

A LA « BAIE SAINT-BERNARD »,

PAR

MM. DE VILLIERS DU TERRAGE et P. RIVET

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*,
Nouvelle série, tome XI, 1914-1919, p. 403-442.

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ.

61, RUE DE BÉFFON, 61.

—
1919

LES INDIENS DU TEXAS
ET
LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES

DE 1720 ET 1721

A LA « BAIE SAINT-BERNARD »,

Par MM. DE VILLIERS DU TERRAGE et P. RIVET

Dans un *Mémoire*¹ de Jean Béranger, pilote au service de la Compagnie des Indes, se trouvent insérés deux vocabulaires différents de langues indiennes, recueillis sur le littoral du Texas.

L'auteur ayant malheureusement omis de nous indiquer les noms des tribus qui les parlaient, quelques explications paraissent d'autant plus nécessaires qu'il convient également de déterminer l'emplacement exact des deux soi-disant *baies Saint-Bernard*, d'où proviennent ces lexiques.

En 1684, quand La Salle entreprit de regagner par mer la Louisiane, il dépassa les bouches du Mississipi sans les reconnaître, et vint aborder sur les côtes du Texas dans une baie qu'il baptisa du nom de Saint-Bernard. Les Espagnols l'appelaient *Espiritu Santo*; elle porte aujourd'hui le nom de *Matagorda bay*.

On connaît les tentatives infructueuses du malheureux explorateur pour retrouver le Mississipi, et sa fin tragique chez les Cenis ou Assinays, au mois de mars 1687. Un certain nombre de Français, restés à l'établissement bien pompeusement appelé le Fort Saint-Louis, étaient déjà morts d'accidents ou de maladies, lorsque, vers la fin de 1788, les derniers survivants furent massacrés ou emmenés en esclavage par les Indiens du voisinage. Peu de temps après ce désastre, arrivèrent, par terre, sous la conduite de Dom Gregorio de Sabinas Veronas, les Espagnols qui, depuis trois ans, cherchaient inutilement l'établissement français pour le détruire; trou-

1. *Mémoire des Connoissances que le sieur Béranger a tirées de la province de la Louisiane, qu'il a fait depuis la découverte de feu Monsieur d'Hiberville, en 1697, jusqu'en 1722, que le dit sieur est arrivé en France, après six années consécutives qu'il a demeuré dans la dite province.* (Archives Nationales. Colonies C¹³, tome IV, f^os 72 à 99.)

vant leur besogne accomplie, ils repartirent aussitôt, mais revinrent l'année suivante brûler le fortin et racheter cinq de nos compatriotes prisonniers, non par humanité¹, mais dans la crainte qu'ils ne parviennent à prendre de l'influence sur les Sauvages ou ne puissent fournir d'utiles renseignements aux Français.

Les Espagnols profitèrent de cette alerte pour explorer le « pays des Tejas » jusqu'au Natchez, et fondèrent quelques missions éphémères, notamment à San Francisco de los Tejas et à Santissima Nombre de Maria², mais ils évitèrent longtemps d'établir aucun poste sur le littoral, de peur de faciliter involontairement la contrebande. Les Espagnols revinrent en 1717 à la baie Saint-Bernard, mais n'y construisirent un fortin que cinq ans plus tard.

Cette abstention des Espagnols permit à la France de revendiquer pendant trente ans la possession des contrées découvertes par La Salle; mais d'une façon d'autant plus platonique que personne, en France ou en Louisiane, ne savait, à cent lieues près, où se trouvait la baie Saint-Louis ou Saint-Bernard.

Sa longitude était inconnue, et fort longtemps on supposa la baie entre le 30° et le 31° degré de latitude, autrement dit en plein continent. En désespoir de cause, après les tentatives infructueuses de 1720 et 1721 pour découvrir cette baie introuvable, Devin, le cartographe de ces deux expéditions, finit par la dessiner hypothétiquement du côté de l'embouchure de la Sabine! Trente ans plus tard, les marins français³ n'étaient encore guère mieux renseignés, et Auzias déclare, en 1747 : « On ne connaît cette baie que très imparfaitement, et la situation de toute cette côte est très mal exprimée sur les cartes. » Les Espagnols, en effet, se gardaient bien de fournir la moindre indication.

Malgré cette incertitude, le 25 août 1717, un des premiers actes de la Compagnie d'Occident fut de décider l'occupation de la baie Saint-Bernard pour fonder un comptoir dans le voisinage des mines du Mexique, et, le 16 novembre 1717, elle obtint du Conseil de Régence, l'autorisation « d'envoyer à la dite baie un détachement de troupes de la Louisiane,

1. Talon, plus heureux que ses compagnons envoyés aux mines, fut embarqué, comme matelot, à bord du *Christ*, qui tomba, en 1696, entre les mains des Français.

2. Ces missions durent être évacuées par le Père Manzanet, dès 1694. « Avant de faire de ces Indiens des chrétiens, dira le Père Marat, en 1742, il faudrait d'abord en faire des hommes. » Les Espagnols ne commencèrent à s'installer véritablement au Texas qu'à partir de 1714.

3. Pourtant, en 1717, les guides de Derbanne lui avaient indiqué, à quarante lieues de leurs embouchures, que le Colorado et le Guadalupe se jetaient dans la baie découverte par La Salle.

pour s'y établir et maintenir la possession des Français, même par la force, si les Espagnols, qui peuvent être présentement établis dans la dite baie, veulent s'y opposer ». Néanmoins, par suite de l'opposition acharnée de tous les colons de la Louisiane, ce projet ne reçut un vague commencement d'exécution que deux ans plus tard, pendant la guerre avec l'Espagne.

En 1720, la certitude que les mines des Illinois n'existaient pas, ou ne pouvaient être exploitées, et la crue du Mississippi de 1719, qui avait arrêté les travaux de la fondation de la Nouvelle-Orléans, détournèrent l'attention de la Compagnie des Indes du bassin du Mississippi et la poussèrent à chercher de nouveaux débouchés pour son commerce.

L'occupation de Pensacola, située sur la frontière de la Floride, nécessitait la création d'un poste militaire dans le voisinage du Nouveau Mexique. On songea même un instant à la conquête de toute cette région et il existe encore un projet complet d'invasion. Douze cents Français, dont quatre cents Canadiens et quatre cents Dragons, accompagnés « d'un grand nombre de sauvages », partant des Natchitotchez, auraient commencé par s'emparer du presidio de Saint-Jean-Baptiste où « les Espagnols n'ont ordinairement qu'un capitaine, un lieutenant, un enseigne et trente soldats mariés, qui sont des gens tout nus, qui n'ont jamais vu la guerre. : Les Dragons sont nécessaires, parce que les Espagnols peuvent assembler quelque mauvaise cavalerie et qu'il faut traverser des pays où on trouve des Sauvages à cheval, armés d'une espèce de lance et couverts de peaux de bœuf à leur manière... ». En même temps, une flottille devait longer les côtes du Texas, puis remonter le Rio Grande.

L'auteur de ce projet avait accompagné Crozat, en 1716, dans son exploration du Texas. Le plan de campagne ne manquait pas d'audace ; mais comment cette troupe, composée de douze cents blancs, d'autant de nègres porteurs et d'un millier de sauvages, aurait-elle pu subsister dans un pays aussi dénué de ressources alimentaires que devait être le Texas d'alors ? De plus, le transport en Louisiane de tant de soldats et de nègres aurait coûté de telles sommes, que la Compagnie réduisit son programme à l'armement d'une expédition maritime.

En 1720, des ordres, cette fois tout à fait formels, forcèrent les directeurs de la Colonie à faire au moins semblant d'occuper la baie Saint-Bernard : seulement Bienville, Hubert, Le Gac et Villardeau, eurent soin d'abord de ne pas fournir aux explorateurs les moyens matériels indispensables pour réussir, puis, ils parvinrent l'année suivante, après le retour de La Harpe, à faire, sur les résultats de sa campagne, la conspiration du silence.

Au mois de novembre 1720, Juchereau de Saint-Denis fut nommé

« Commandant du haut de la rivière aux Cannes ¹ », tandis que Bénard de La Harpe était chargé d'en occuper l'embouchure. Cette bizarre désignation provient d'une extraordinaire confusion géographique. Les deux hardis pionniers du Texas, soutenant que le moyen le plus commode, pour se rendre à la baie Saint-Bernard, consistait à partir des Natchitotchez, poste établi sur la Rivière Rouge et appelé par les Espagnols des Adayes Colorado, on confondit dans les bureaux de la Compagnie les deux rivières aux eaux rougeâtres, et La Harpe ne fut sans doute pas fâché de cette confusion qui favorisait ses projets.

Une sorte de répertoire ², provenant certainement des archives de la Compagnie des Indes, porte : « Juin 1720, Baie Saint-Bernard. L'ordre pour y faire un établissement a été donné par la Compagnie, mais il n'a pas encore été exécuté. L'embouchure de la Rivière Rouge, sur laquelle est établi le fort des Natchitotchez est dans cette baie... (*sic*). Don Antonio Martinez n'a trouvé que cinq ou six pieds d'eau dans la passe qui change aussi souvent que celle de La Mobile. »

En 1720 et en 1721, on fit enfin partir de Biloxi deux navires pour coloniser la baie Saint-Bernard; mais le premier enterra un écusson en plomb aux armes du roi de France, sur l'île Bienville (Harbor island ³), à l'entrée de la baie Saint-Joseph ⁴ (Arensas); le second en planta un en face de l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville de Galveston. Et ces deux expéditions n'eurent d'autres résultats pratiques que de nous valoir deux vocabulaires différents de langues indiennes.

..

Le 25 août 1720, ou le 28, suivant un extrait de son *Journal de Bord* ⁵, Béranger partit, avec vingt-huit hommes, à la recherche de la

1. La grande et la petite, ou la première et la seconde rivière aux Cannes, se jetaient toutes deux dans la baie Saint-Bernard. La grande était le Colorado, la petite sans doute le Guadeloupe.

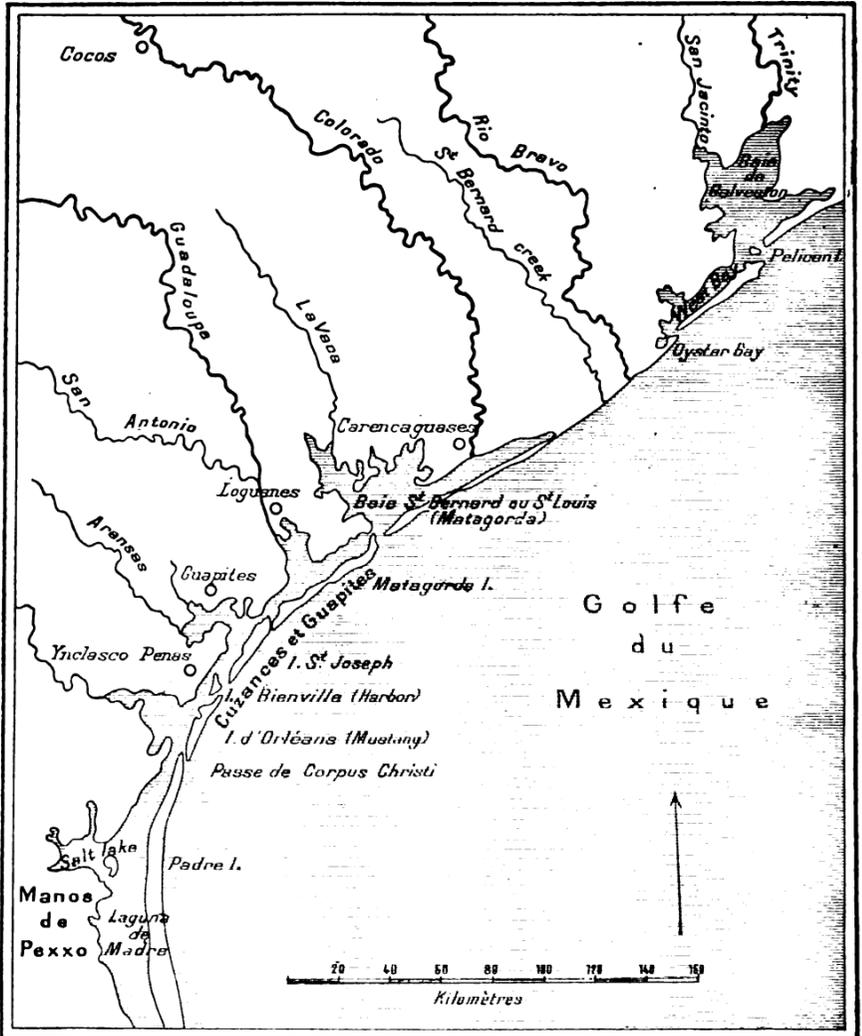
2. Dans ce recueil se trouve, retraduit de l'espagnol, le *Journal de Médard Jalot*, où la rivière Rouge est restée le Colorado.

3. Certaines cartes américaines l'appellent Mud island. Nous adoptons le nom indiqué par l'U. S. Coast Survey.

4. Il ne faut pas confondre cette baie avec la baie Saint-Joseph, située en Floride, près de l'embouchure de la rivière des Apalaches, que les Français occupèrent temporairement en 1718.

5. Un *Extrait*, un dépouillement de ses observations astronomiques et quelques pages de son *Journal* se trouvent conservés aux Archives Hydrographiques (Journaux des bâtiments à voiles avant 1800, VI^e Division, Carton 24, n^o 10).

baie Saint-Bernard, sur le *Saint-Joseph*, navire en fort mauvais état, capturé à Pensacola.



Littoral de la région de l'ancienne baie Saint-Bernard.

Béranger était un vieux loup de mer qui avait déjà passé sept fois le canal des Bahamas et fait dix fois la traversée de la Louisiane à Saint-Domingue ou à Cuba. Ce fut lui, semble-t-il, qui, en 1718, pilota le

Neptune dans le Mississippi, et conduisit la même année l'expédition envoyée pour prendre possession de la baie Saint-Joseph des Apalaches.

Dans son *Mémoire*, Béranger jugea inutile de parler des malheureux Français qu'il *sema* bien imprudemment sur la côte; son *Journal* se trouvait, paraît-il, plus explicite : « Le 13 septembre, ayant vu des Sauvages à la côte, il y envoya le sieur de Charleville¹, volontaire pour prendre langue, et le chargea de rester avec ces Sauvages, avec ordre de marcher toujours à l'ouest et suivant la côte, et de faire des feux pour signaux de temps à autre... L'on remarque dans son *Journal*, dit l'*Extrait*, que les Sauvages avec lesquels il avais mis le sieur de Charleville parlaient espagnol, et que ceux chez qui il a abordé ensuite connaissaient ces premiers et ont tous fait la guerre avec les Cenis. »

Ces Sauvages comprenant l'espagnol compaient évidemment près de l'embouchure de la baie Saint-Bernard; seulement Béranger ne le devina pas, continua sa route vers le sud-ouest, et atteignit bientôt l'entrée d'une lagune qu'il prit pour la baie découverte par La Salle.

En réalité, l'expédition entra dans la baie Saint-Joseph, appelée aujourd'hui l'Aransas bay², et mouilla près de l'île qui porte encore actuellement le nom de Saint-Joseph. Béranger la prit pour l'île Saint-Louis, et donna à l'île, située en face, (Mustang island), le nom d'Orléans.

Pendant qu'il faisait calfatier son navire à la pointe nord-ouest de l'île, le capitaine eut l'heureuse inspiration d'étudier la langue et les mœurs des insulaires : « Ces Sauvages, dit-il, ne cultivent pas la terre. Ils mangent cependant le pain : je leur en donnai, mais du plus gâté. Ils en font avec du gland, de la cendre et des chancres³ bien écrasés et broyés ensemble, et le font cuire dessus la braise. J'en goûtai par complaisance, mais c'est un vilain manger à ma fantaisie. Le reste de leur nourriture est du poisson qu'ils mangent à moitié cru, et quantité de chancres et d'huitres. Pour les viandes, elles ne sont pas abondantes parmi eux, car ils restent sur les îles et n'osent aborder la Grande terre qui est remplie de bœufs, chevreuils, ours et dindes. Je me suis aperçu qu'ils avaient la guerre avec ceux de la Grande terre. Ils sont tout nus : les hommes ne se cachent point, et les femmes ont une peau de chevreuil pour se cacher⁴.

1. Le Page du Pratz en a fait, par erreur, un compagnon de Bellisle.

2. La latitude relevée par Béranger (24° 45') correspond exactement à celle de l'Aransas pass.

3. Sorte de gros crabes de terre, appelés aussi tourtouroux.

4. « Nous vîmes, dit Joutel, un des compagnons de La Salle, plusieurs femmes, lesquelles étaient toutes nues, à la réserve d'une peau qui les ceignait et les couvrait presque jusqu'aux genoux. »

Ils sont grands, gras et bien faits ; j'en ai mesuré de six pieds deux pouces, communément de cinq pieds et deux pouces ¹. Avec un air fort grave et une belle physionomie, ils sont cependant fripons et mangent leurs ennemis. Quoique je leur fisse des présents, cela ne les empêchait pas de dépouiller nos gens à terre : les femmes, avec hardiesse, fouillaient dans leurs poches, et leur prenaient ce qu'ils avaient. Ils me parurent jaloux de leurs cabanes faites de cuir qu'ils plient comme une tente et portent avec eux. Ce sont les femmes qui ont la peine.

« Je fus fort surpris, et lorsque je m'attendais le moins, de voir, dans un moment un gros bourg basti de ces sortes de maisons, et cinq cents personnes, pour le moins, bien à couvert. Ce qui me fit croire qu'il y avait la guerre, c'est qu'aux portes de leurs cabanes, il y avait un Sauvage en faction avec son arc et ses flèches bandé. Cela ne pouvait pas être à notre sujet ; ils avaient grande confiance en nous et s'y abandonnaient de tout leur cœur : j'en ai compté une fois jusqu'à quarante-cinq à notre bord. Je fis tirer un coup de canon à balles sur une troupe de grands goziers (Pélicans) qui pouvaient être écartés de nous d'un quart de lieue. Ils virent tomber cette balle parmi eux avec étonnement. Ils m'en demandèrent une, par curiosité, que je leur donnai. Ils n'ont pas de chef, ni de subordination parmi eux : j'ai vu le fils rendre un soufflet à son père. Ils sont divisés parmi eux, et ont guerre civile. Ils se battirent les uns contre les autres, et les blessés vinrent se faire panser à bord. Ils ont de très belles pirogues, qui peuvent porter au moins douze barriques bout à bout. Il faut en apparence qu'ils soient bien du temps avant d'en bâtir une : ils mettent du feu sous le long de l'arbre, et, à mesure qu'il brûle, ils grattent le charbon avec des ossements qu'ils accommodent exprès ². Ils ont un certain mot dans leurs bouches qu'ils appellent *Captenne* ³ : cela dérive, autant que je le puis croire, des Espagnols que je ne crois pas éloignés d'eux du côté du royaume de Léon. Je leur trouvai aussi des couteaux flamen (flamands) émoussés par le bout, de la même manière que les Indiens, qui sont tributaires du roi d'Espagne, les portent. A cinq lieues au nord-ouest de là où j'étais mouillé, ils ont un petit village stable, d'environ une douzaine de grandes cabanes toutes rondes ; c'est là qu'ils mettent les provisions pour l'hiver, qui consistent en du poisson qu'ils

1. On verra plus loin que le chevalier Grenier estimait leur taille à six pieds. M. Gatschet (*The Karankawa Indians. Peabody Museum.*) signale également que les Indiens de ces parages ont toujours été réputés très grands. Les derniers Karankawas mesuraient cinq pieds dix pouces anglais.

2. Le fait est à remarquer, car les Indiens se servaient généralement de coquillages.

3. D'après Joutel, le seul mot espagnol que connaissaient les Cenis était *Capita*.

font sécher sans sel et dont les vers courent dessus en quantité. Ils emmenèrent mon cuisinier dans ce village et, au bout de cinq jours, ils me le ramenèrent, après l'avoir bien reçu et fait manger de ce qu'ils avaient. Je n'ai pu rien connaître de leur culte. Tout le long de cette île je raccommodais mon vaisseau : il y avait quantité de brai sec, bien purifié et fort léger ; il ballait sur l'eau et était plus dur à fendre qu'un autre. Je n'ai su me faire entendre des Sauvages pour savoir d'où il pouvait provenir, puisque je n'ai point vu de bois de pins dans ce pays. Il y a aussi quantité de pite ¹, comme aussi d'une racine, sur les bords de la mer, qui ressemble à du crin de cheval. Les Sauvages en font des lignes qu'ils amorcent sur le bout de leurs dards pour le retenir, crainte que les poissons les emportent quand ils sont piqués. Ils n'ont pas été ingrats, car ils nous en donnaient avec profusion. Ils font aussi d'autres menus cordages avec de l'écorce de mûrier qui est bien forte.

« Après que mon bâtiment et ma chaloupe furent un peu raccommodés, j'entrai cinq lieues dans la baie ² pour reconnaître la disposition de ces îles. La Grande-Terre était encore éloignée de trois ou quatre lieues, et une chaîne d'huîtres m'empêchait d'y aller, même avec ma chaloupe. Je mis donc pied à terre sur l'île Bienville (Harbor) que je baptisai de ce nom-là. Elle est toute entourée de petits chênes de la hauteur d'un homme, qui étaient tous remplis de glands. Nos gens se mirent à en ramasser, et quelques Sauvages qui nous avaient suivis les aidèrent et en ramassèrent environ six barriques. En nous en retournant à bord, nous trouvâmes une couleuvre de la grosseur de la cuisse et d'environ quinze pieds de long. Elle fut manquée d'un coup de fusil et se sauva dans un étang. Le lendemain, nous fûmes planter les armes du Roy de France, et en marchant sur le bord, nous vîmes un serpent à sonnettes roulé comme un câble sur des coquilles d'huîtres. Après lui avoir coupé la tête d'un coup de pelle, je lui trouvai huit pieds sept pouces de long et huit pouces de grosseur... Je fus donc planter les armes du Roy de France, au pied d'un chêne fort reconnaissable. Je ne mis pas de date sur la plaque de plomb, où je fis graver l'écusson facilement, et l'enfonçai de trois pieds en terre, comme il m'était ordonné. »

Béranger comptait venir reprendre son reptile « rien n'étant meilleur pour toutes sortes de douleurs, que sa graisse quand elle est tirée sans feu, et fondue au soleil » ; malheureusement un aigle le lui enleva, et un de ses matelots perdit une corne de bœuf « d'une grosseur prodigieuse » qu'il avait découverte.

1. De *pita* (mot espagnol), fil d'agave.

2. Évidemment dans la baie d'Aransas, mais il n'est pas facile de se reconnaître sur la carte plutôt fantaisiste de Devin.

Le *Saint-Joseph* se trouvant en mauvais état et les vivres commençant à manquer, « il s'occupa de faire un petit dictionnaire de quelques mots de la langue du pays, puis vint faire une provision d'eau douce à l'endroit où il avait caréné ». Entre temps, Devin, le topographe de l'expédition, leva un plan assez fantaisiste de l'entrée de la baie ; nous en donnons la reproduction.

« Le propre jour de la Toussaint, ajoute Béranger, je mis à la voile ; ce qui m'a fait donner ce nom à cette baie. Un moment après, je me trouvais bien embarrassé sur la barre : je reçus trois coups de mer qui me mirent entre deux eaux. Plus de cinq cents Sauvages étaient sur les bords de la mer, qui n'auraient pas demandé mieux que de nous voir faire naufrage pour en profiter et nous dépouiller. »

Béranger arriva sans incident à Biloxi, le 20 novembre. Dans son *Mémoire*, il oublie encore complètement de nous raconter « qu'il laissa le sieur Silvestre, sergent d'une compagnie, et un soldat nommé Parisien, avec ordre de s'informer du sieur Charleville et de faire amitié avec les Sauvages, promettant à ces deux hommes, qu'on viendrait les relever au printemps, pour faire un établissement dans ce lieu-là. Il voulut aussi y laisser un jeune garçon qui refusa ¹ ».

A ces trois colons de bonne volonté, vinrent s'en ajouter deux autres tout à fait involontaires. « Le *Saint-Joseph* partit à midi et demi, ayant sa chaloupe à la traîne, avec le patron dedans et un nègre nommé François. A une heure et demie après minuit, on entendit une voix de la chaloupe, qui venait de se séparer, parce que l'amarre s'était cassée. Le vaisseau faisant deux lieues et demie par heure, le capitaine jugea à propos de continuer sa route, espérant que le patron et le nègre pourraient gagner la baie où il avait laissé deux hommes. »

Pour sa justification, Béranger pensait revenir bientôt ravitailler ces pauvres gens ; malheureusement pour eux, on s'aperçut immédiatement en Louisiane que l'île Bienville se trouvait située incontestablement en territoire espagnol, et on décida de l'évacuer. Que devinrent les abandonnés ? Furent-ils mangés par les Sauvages, comme le pensait La Harpe ? ou passèrent-ils chez les Espagnols ? Nous l'ignorons complètement.

Vingt-quatre ans plus tard, le Chevalier Grenier, commandant du *Superbe*, navire portant dix canons et dix-huit pierriers, fit naufrage dans ces parages, peut-être même sur les bancs d'huîtres signalés par Béranger.

1. Extrait de son *Journal de Bord*.

Parti de la Vera-Cruz, au mois d'avril 1743, pour se rendre à Pensacola, puis à la Nouvelle-Orléans¹, Grenier se perdit si bien dans le golfe du Mexique, qu'ayant abordé dans le voisinage de la baie Saint-Bernard, pour renouveler sa provision d'eau, il crut, avec ses pilotes espagnols, se trouver sur les côtes de la Floride, distantes d'un bon millier de kilomètres ! Ce qui les avait confirmés dans leur erreur, c'est que deux jours auparavant, un Sauvage comprenant quelques mots d'espagnol, à qui ils avaient demandé où se trouvait Pensacola, leur avait répondu : « Cinq jours », en montrant le couchant. Pourtant, le lieutenant du Hamel, qui parlait fort bien le mobilien, avait été fort étonné de ne point parvenir à se faire comprendre.

Malgré cet indice, Grenier prit le parti de longer la côte, dans la direction du sud-ouest, et pendant la nuit du 1^{er} mai, alors que tous les officiers étaient allés se coucher, le *Superbe* s'éventra, à peu de distance « d'une langue de sable située à une portée de fusil d'une îlette d'environ une demi-lieue de tour, sur laquelle il y avait de l'eau douce, mais pas un arbrisseau ». La topographie des bancs de sable de cette région a dû changer bien souvent depuis deux cents ans ; d'après les cartes modernes, on pourrait penser que Grenier fit naufrage à l'entrée de la passe de Corpus Christi.

Une fois sur la terre ferme, les naufragés ne tardèrent pas à rencontrer des Indiens. « Je leur fis, raconte Grenier, toutes les caresses qu'il me fut possible, leur fis donner de notre pain, qu'ils mangèrent et trouvèrent apparemment bon, puisqu'il en fallut à chacun plus de six livres pour se rassasier. Ce sont des hommes forts et robustes, hauts de six pieds, ne vivant que de poisson... Ils s'en retournèrent après avoir dit plusieurs fois *Christianos*, en nous faisant entendre que nous n'étions pas loin de quelques chrétiens. » Les observations de Grenier et de Béranger concordent d'une façon tout à fait remarquable, quand le pain était meilleur, ils en mangeaient beaucoup plus, et disaient *Christianos* au lieu de *Captenne*.

Grenier, se croyant à l'est de Pensacola², résolut de longer la côte dans la direction du sud-ouest. Le troisième jour, les naufragés arrivèrent devant une grande lagune (Salt lake probablement) et « aperçurent de l'autre bord plusieurs autres Sauvages ; alors leurs conducteurs leur firent entendre par signes que, s'ils traversaient le lagon, ceux qu'ils voyaient les tueraient ».

1. *Relation en forme de voyage...* par le chevalier Grenier. (Arch. Nat. Marine B¹, tome LVII, f^{os} 323-345.)

2. Il ne reconnut son erreur qu'après avoir franchi le rio Grande, en entendant des Indiens prononcer le nom de Tampico ! Cela ne l'empêcha pas de réclamer à son retour le grade de lieutenant de vaisseau.

Malgré ce fâcheux pronostic, ces Indiens les aidèrent à traverser la baie ; seulement, comme ils appartenait à une nation errante, vivant au jour le jour, les naufragés durent, sitôt leur farine épuisée, subsister pendant un mois, uniquement de raquettes et de quelques crabes. A ce régime, beaucoup d'entre eux moururent de privations ou de fatigues.

Pour comble d'infortune, la plus complète indiscipline ne tarda pas à se mettre dans les rangs de l'expédition, et les matelots espagnols partirent en avant, avec les dernières provisions. Mal leur en prit, du reste, car, peu de temps après avoir franchi le rio Grande, quarante-cinq d'entre eux furent massacrés par des Indiens¹, qui détestaient évidemment les Espagnols, puisqu'ils se contentèrent de dépouiller les Français.

Le *Superbe* était monté par cent dix hommes : dix matelots, en cherchant à gagner la Floride dans un canot, finirent par arriver en Louisiane ; des cent autres, une trentaine seulement parvinrent sains et saufs à Tampico.

Grenier ne nous indique malheureusement pas le nom des Indiens qu'il rencontra, et Béranger ne semble pas non plus avoir réussi à le découvrir. Dans la seconde partie de son *Mémoire*, consacrée à l'expédition de 1721, il insinue bien que les Sauvages de l'île Saint-Joseph appartenaient à la nation des Toyas (ou Tayos)² ; seulement cette indication ne peut être acceptée, pour la raison qu'elle résulte uniquement de rapprochements erronés, faits, l'année suivante, de concert avec Simars de Bellisle qui, de son côté, avait pris la baie de Galveston pour la baie Saint-Bernard. La Harpe commença par adopter cette manière de voir : « Plusieurs Sauvages, dit-il, montèrent à bord du navire de Béranger : ils se nomment Néhée (ou Nêhec) ; ce sont les Toyas, ennemis des Indiens de Saint-Bernard. » Toutefois, ce passage ne se retrouve plus dans la dernière rédaction de son *Journal*.

La relation de la campagne de quelques jours de Bellisle contre les Toyas est suffisamment détaillée, tant à l'aller qu'au retour, pour montrer qu'il ne franchit pas le rio Brazos ; dans ces conditions, les « Caux » étaient trop peu nombreux et beaucoup trop éloignés pour pouvoir inquiéter les insulaires de l'île Saint-Joseph.

Pour chercher à trouver le nom de ces Indiens, si nous recourons aux relations des compagnons de La Salle et aux cartes du commencement du

1. Une dizaine de naufragés qui longèrent, pendant quelques jours, les lagunes dans la direction de l'ouest, furent attaqués par des « Pangouais ».

2. Les Tohaus de Joutel, les Tahos de Talon. Le *Handbook of American Indians* assimile les Toyas aux Tejas et, par suite, aux Assinais ; à notre avis, ils formaient une nation distincte de ces derniers.

xviii^e siècle, nous tombons alors dans la confusion la plus complète. Voici quelques-unes des nations indiquées par ces documents, dans cette région du Texas : Les Terlichimichis (Sanson) ou Tirliquimimèches ¹ — les Quinets (Douai) — les Quironas (Franquelin) — les Talamouches — les Conokosses ou Cahokosses (Vernale) — les Achusis ² — les Biscatronges — les Ebahamos — les Erigomas, les Yacos (Wacos ?), indiqués sur la carte de l'ingénieur Minet, un des compagnons de Beaujeu — les Caouils ³ les Cuaches, Coaquis, Coaques, etc. — les Quoans, Kuans, Choumanis (Joutel), et enfin les Clamcloëts de Talon, les Kankacches de Vermale, les Clamclouches de La Harpe, ancêtres des Korenkahes, qui, ayant seuls survécu jusqu'au milieu du xix^e siècle, ont donné leur nom à tout un groupement linguistique.

« Les Clamcloches ou Quilamcoeches ⁴, dit une note manuscrite du géographe de L'Isle, sont nommés par les Espagnols Cahamqueamy, comme qui dirait *de terre*, parce qu'ils ont été par terre... Ils sont quatre cents hommes. » Cette étymologie paraît un peu fantaisiste, mais elle nous donne la signification de leur nom.

La très curieuse carte manuscrite de Mariano Angel Anglino, la seule qui présente un caractère de véracité incontestable au sujet de l'emplacement des tribus indiennes du Texas, est malheureusement postérieure de soixante ans (1788). Elle indique, à cette époque, plusieurs villages dans des îles fort mal désignées, dont l'une, pourtant, est certainement l'île Saint-Joseph, et donne à ses habitants les noms de *Cujanes et Guapites*. Près de l'embouchure et sur la rive gauche du Colorado, elle place les Carancagnases, à l'est du Guadeloupe les Loguanes, sur les bords de la baie de Copano les Guapites ⁵ et les Ynelasco Penas, au delà du Nueces, toujours le long du littoral, les Manos de Pexxo, et enfin, non loin du Rio Grande, les Malaguites.

Deux de ces noms, ceux des Guapites et des Cujanes, peuvent s'appliquer peut-être aux anciens habitants de l'île Saint-Joseph, car cette population essentiellement maritime, dont la nourriture ne consistait guère qu'en poisson, ne pouvait s'éloigner des côtes, et l'état de guerre continuuel dans lequel ils vivaient avec leurs voisins, devait les empêcher de songer même à quitter le refuge assuré de leurs îles.

1. Carte de la Louisiane où sont les pays que le sieur de La Salle a découverts.

2. G. Marcel, *Cartes et globes relatifs à l'Amérique*, n^o 7.

3. Ce fut pour retrouver la ville de ces Indiens, située dans les terres, que partirent de la Louisiane, en 1702, neuf explorateurs, dont sept furent mangés par les anthropophages. Ce nom est évidemment une déformation de Coaguila.

4. On trouve aussi Quilambouches.

5. Un des villages de ces Indiens, à la fois insulaires et terriens, se trouve placé comme celui qu'alla visiter le cuisinier de Béranger.

Dans ces conditions, puisqu'en 1744 Grenier rencontra des Indiens de tout point semblables à ceux qu'a décrits Béranger en 1720, on peut supposer que les « Cujanes » et « Guapites » étaient simplement leurs descendants.

Malheureusement, ce nom de Guapites ne se trouve appuyé par aucun autre document, à moins de chercher à les rapprocher des Yakos de Minet. Peut-être, au contraire, ne faut-il voir en ce nom qu'un diminutif *guapito*, tiré du mot espagnol *guapo* signifiant « beau, brave ». Suivant le *Handbook of American Indians*, le nom des Wappos de la Californie n'aurait point d'autre origine.

Les Cujanes sont évidemment les mêmes, malgré l'opinion de M. Gatschet qui les réunit aux Coaques, que les Cuias de Minet, et les Quoans ou Choumanis, devenus plus tard les Kohanis. « Les Chomanis, dit une note de De L'Isle, sont appelés par les Espagnols Xoumanes. »

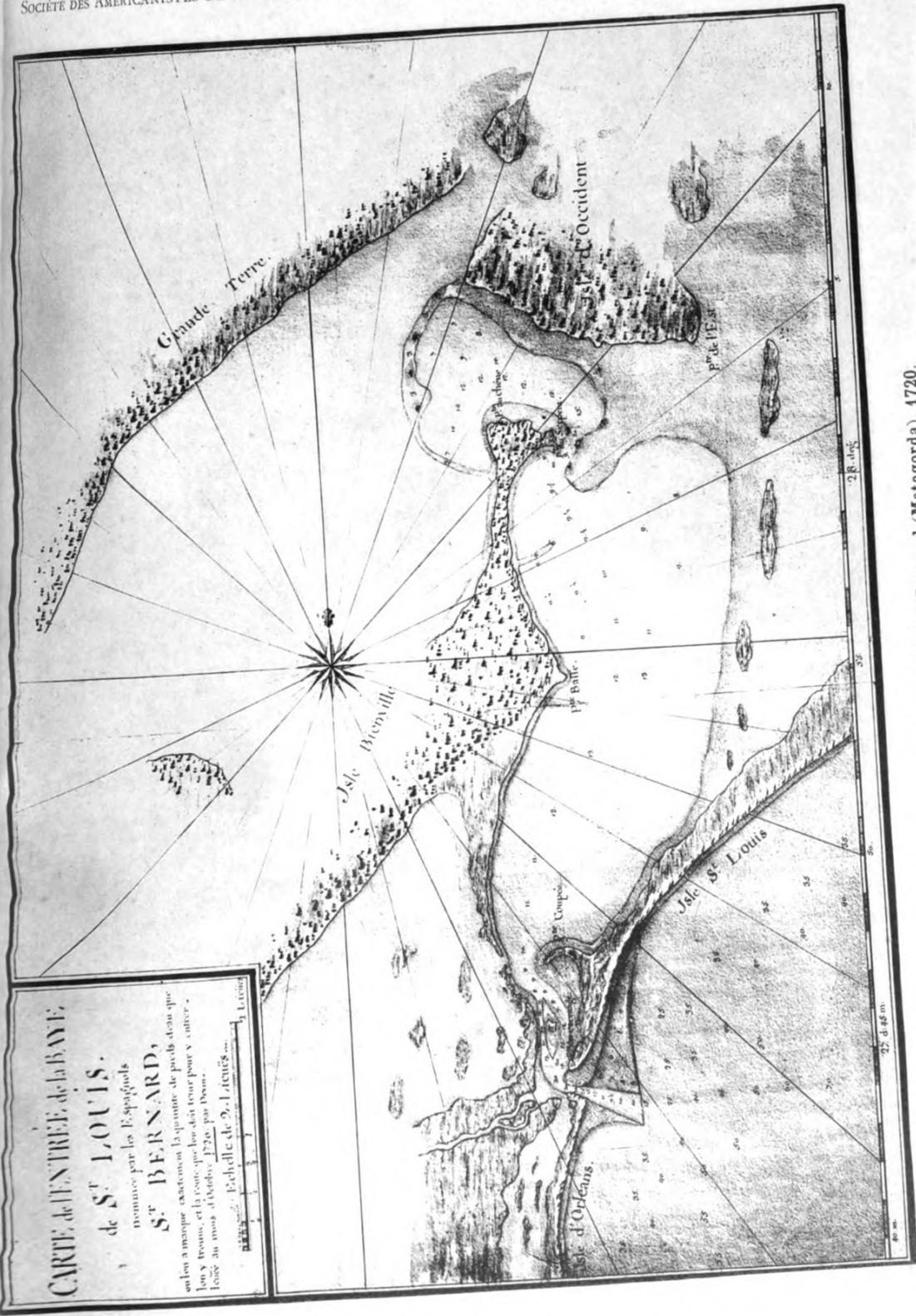
Ces Indiens devaient former une nation distincte des tribus habitant les environs de la baie Saint-Bernard. Les Cujanes, nous adoptons ce mot par commodité, accueillirent fort bien Béranger et Grenier, tandis que les nations « Karankawas » harcelèrent sans cesse pendant quatre ans La Salle et ses compagnons. Nos compatriotes ne parvinrent à vivre en bonne intelligence avec les Indiens qu'après s'être éloignés de la côte, avoir franchi le Colorado et probablement pénétré parmi les nations parlant le « Tonkawa ».

La Salle qui connaissait quelques mots d'Assinaïs¹ ne commença à pouvoir se faire entendre qu'après avoir traversé la Sablonnière (sans doute le San Bernard creek), et Joutel, un de ses compagnons, ajoute que la langue des Ebahamos était beaucoup plus difficile à apprendre et plus gutturale que celle des Cenis : « Il y a, dit-il, différence comme du flamand en haut allemand ? » « Ils avaient, ajoute-t-il, un certain cri du gosier ; lorsque nous disions quelque chose, ils faisaient sonner la langue comme une poule lorsqu'elle appelle ses poussins ou, pour mieux dire, comme l'on fait à un cheval lorsqu'on veut l'exciter à marcher. » Cinquante ans plus tard, Grenier fit exactement la même remarque : « Ils parlent les dents serrées, et font péter le bout de leur langue comme quand on appelle des poulets. »

Et maintenant, seule la linguistique peut déterminer à quel dialecte appartient le premier des vocabulaires recueillis par Béranger.

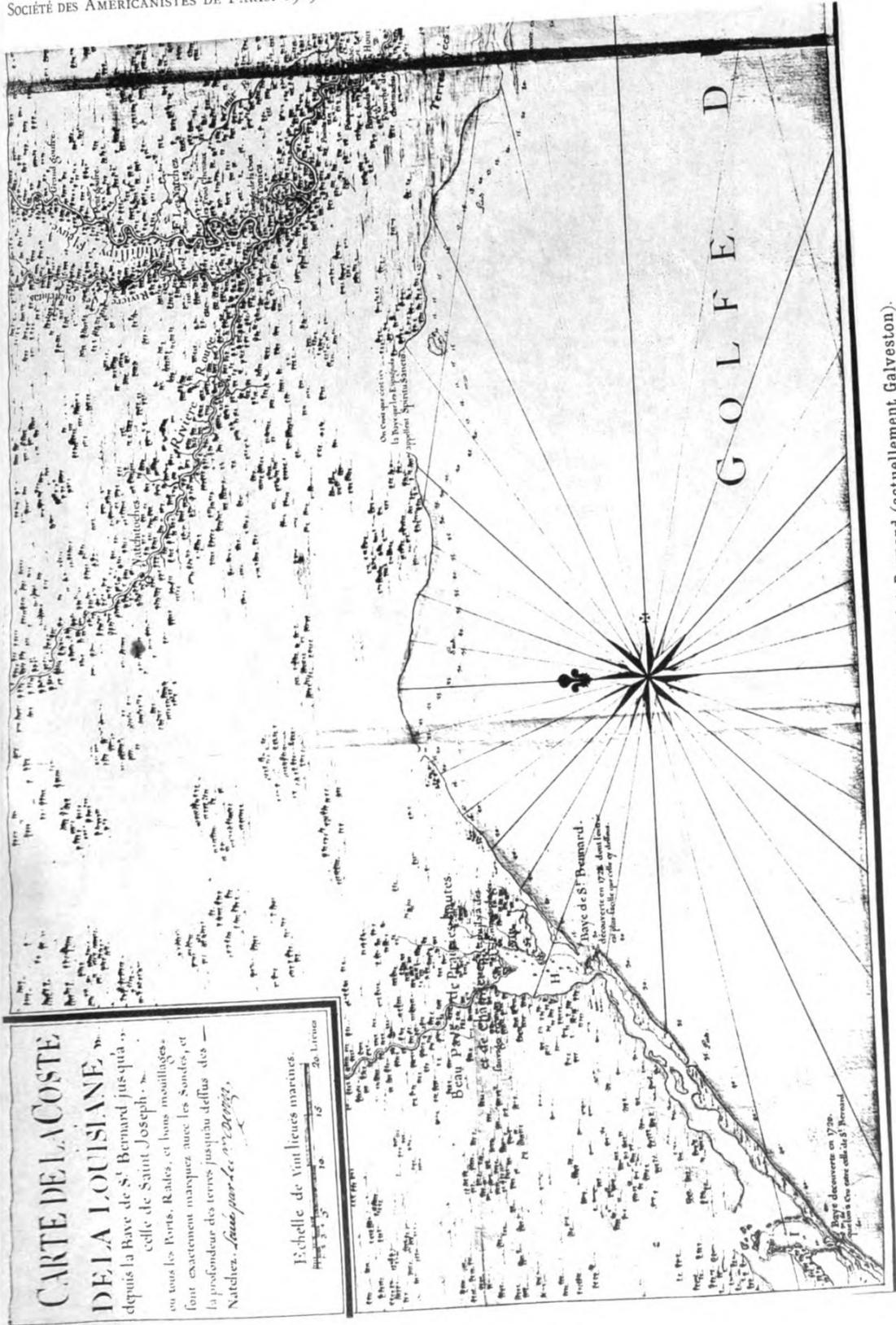
1. Ils nommaient les Européens Yayecha (note de De L'Isle).

2. Archives Hydrographiques, Mss. 115 (IX).



CARTE de l'ENTRÉE de la BAYE de S^t LOUIS.
 nommée par les Espagnols
S^t BERNARD,
 on lui a marqué exactement la pointe de pieds deau que
 l'on y trouva, et la croix que les dits tour pour y entrer.
 faite au mois d'Octobre 1720. par DuRoi.
 Echelle de 25 Lieues...

Carte de la baie Saint-Louis ou Saint-Bernard (Matsigorda), 1720.



Partie d'une Carte de Devin comprenant la baie Saint-Bernard (actuellement Galveston).

*
*
*

En 1721, une nouvelle expédition, commandée par Bénard de la Harpe, partit à la recherche de la baie Saint-Bernard, mais, par crainte sans doute d'atterrir de nouveau en territoire espagnol, Béranger ne longea pas la côte assez longtemps, et aborda cette fois dans la baie de Galveston.

La Harpe avait emmené avec lui, en qualité d'interprète, Simars de Bellisle, dont les aventures sont bien connues. Seulement, Margry, en publiant la *Relation*¹ de sa captivité chez les Indiens, ignorait l'existence d'un *Mémoire* postérieur de Bellisle, qui complète certaines lacunes, rectifie les distances indiquées et omet diverses invraisemblances. Dans ce document, l'auteur pousse la véracité jusqu'à reconnaître avoir mangé, par surprise, il est vrai, de la chair humaine — « ce qui le fit vomir jusqu'au sang »!

Simars de Bellisle², nommé enseigne en Louisiane, s'embarqua au mois d'août 1719, sur le *Maréchal-d'Estrées*, navire dirigé par un état-major tout à fait extraordinaire : le capitaine, qui cherchait encore Saint-Domingue après l'avoir dépassé de cent lieues, songeait à se transformer en forban. Le second allait prendre des vivres sur les navires de rencontre, puis rouait de coups ceux qui osaient lui réclamer de l'argent ; au moindre danger, il s'enfermait dans sa cabine. Le troisième officier passait son temps à jurer que si jamais il revoyait la France, il ne remettrait plus les pieds sur un navire. Aussi, malgré les lumières d'un pilote capturé, puis obligeamment cédé par un forban, le capitaine du *Maréchal-d'Estrées* vint aborder dans les parages de l'île Saint-Joseph, croyant atterrir près de Pensacola ; voyant la côte se diriger vers le Sud-Ouest, le commandant reconnut enfin son erreur, vira de bord, et, après quelques jours de navigation, échoua légèrement son navire à l'entrée de la baie de Galveston (ou de la West bay). Les matelots, qui avaient récemment aperçu, à l'entrée d'une large baie (Saint-Bernard), des Sauvages d'allure peu rassurante, refusèrent d'aller chercher de l'eau ; aussitôt le lieutenant Courbette et les enseignes Bellisle, Habeins, Duclos et Legendre s'offrirent pour les remplacer. Une fois les barriques remplies, ces officiers, croyant se trouver seulement à quatre journées de marche de Biloxi — alors qu'ils en étaient à plus de cinq cents kilomètres — résolurent de s'y rendre par terre³.

1. *Mémoires et Documents*, etc. Tome VI.

2. Nous adoptons cette orthographe, mais il signait parfois aussi Seymars de Bellile, voire même Beslile.

3. Après avoir encore erré longtemps à l'aventure, le *Maréchal-d'Estrées* arriva... à Saint-Domingue où un nouvel état-major fut immédiatement embarqué.

Les explorateurs improvisés essayèrent d'abord de gagner l'intérieur, ensuite de longer la côte vers l'Orient ; mais, toujours, arrêtés par des marais infranchissables, ils durent revenir à leur point de départ. La découverte d'un canot leur ayant permis de traverser la baie ¹, ils résolurent alors de suivre le littoral, cette fois dans la direction de l'ouest pour retrouver les Sauvages entrevus précédemment.

Après sept jours de marche, Bellisle se trouva définitivement arrêté « par une rivière fort large d'où sortait un grand courant » (rio Brazos). Entre temps, ses quatre compagnons moururent de fatigues ou de privations, ne se nourrissant guère que de coquillages et de raquettes fort purgatives. Bellisle, resté seul avec son chien, se hâta de le manger dès qu'il put l'attraper ; ensuite, il en fut réduit à vivre « de ces longs vers qui se trouvent dans le bois pourri dans l'eau et qui, une fois cuits, lui paraissaient bien bons ».

Quelques semaines après la mort de son dernier compagnon ², Bellisle rencontra dans une île, située à l'ouverture d'une baie (Pelican island), des Indiens de l'intérieur venus pour récolter des œufs d'oiseaux et pêcher durant la belle saison. Ces Sauvages le dépouillèrent de tous ses vêtements et le traitèrent en esclave, l'employant à aller chercher de l'eau, à porter continuellement sur le dos plusieurs enfants et « à ramasser avec les femmes des pommes de terre ». Une cruche cassée lui valut un jour vingt coups de houssine. Au bout de quelques semaines, les Sauvages regagnèrent leur campement situé « au fond de la baie qui avait quatorze lieues de profondeur ».

La *Relation* publiée par Margry donne peu de renseignements sur ces Indiens, pas même leur nom ; le *Mémoire*, au contraire, nous fournit d'intéressants détails sur les habitudes des « Caux ». Il ne faudrait pourtant pas ajouter une trop grande importance à cette dénomination faite postérieurement : on verra plus loin que si chacune de ces familles errantes possédait un nom particulier, elles ne semblaient pas encore réunies en nation.

« Ces Indiens, déclare Bellisle, n'ont point de cabanes ; ils sont aujourd'hui dans un endroit et demain dans un autre. Ils ne sèment rien, et ne vivent que de racines, de bêtes fauves et de poissons ; ils sont paresseux quand il fait mauvais temps, ne vont pas chercher à manger et

1. D'après la *Relation*, ils l'auraient transporté dans une autre baie par un portage d'une demi-lieue (de la West bay dans l'Oyster bay). Ce document raconte également l'exploration d'une rivière difficile à identifier, dont le *Mémoire* ne parle point.

2. Bellisle perdit complètement la notion du temps. Sa captivité lui parut si longue qu'il la porta de neuf ou dix mois à quinze.

jeûnent tant qu'ils veulent. Ils boivent continuellement de la cassine ¹ pour toute nourriture dans ce temps de jeûne et la vomissent avec autant de facilité qu'ils l'ont bue.

A l'approche de la mauvaise saison, les Sauvages s'éloignèrent de trois journées de marche du bord de la mer pour hiverner dans un endroit plus abrité. « La nation des Caux est par familles séparées les unes des autres depuis une lieue jusqu'à sept ou huit. Ils se rassemblent une ou deux fois pendant l'année, restent ensemble deux ou trois jours, ensuite retournent chacun à leur bord et parcourent une certaine partie du pays pour trouver à vivre. »

Au bout de quelques mois, quand, selon Béranger, Bellisle eut tué un ennemi, ses maîtres finirent par l'adopter. En effet, pendant l'hiver, les Caux entreprirent une expédition contre les Toyas ², nation que Béranger crut pouvoir, évidemment à tort, comme nous l'avons déjà dit, identifier avec les peuplades de la baie Saint-Joseph : « Bellisle, dit-il, avait été à la guerre contre cette nation, chez qui j'avais été l'année précédente, où ils furent battus. Ils firent cependant quelques prisonniers et les mangèrent jusqu'aux os. On se moquait de lui parce qu'il ne voulait pas en manger. On lui en fit cependant manger par surprise, sous prétexte que c'était du bœuf boucané. » Bellisle, dans la *Relation*, ne parle que de la capture d'un Sauvage, surpris peu glorieusement dans un noyer, en train de gauler des noix.

Enfin une lettre écrite par lui — Au premier Blanc ! — après avoir longtemps circulé de tribu en tribu comme un objet de haute curiosité, finit par tomber sous les yeux d'un parti d'Assinaïs (Bellisle écrit Assinayes) qui s'empressèrent de la porter au poste français des Natchitotchez. Aussitôt, Juchereau de Saint-Denis chargea les messagers de délivrer le captif, ce qu'ils accomplirent aisément, par suite de la crainte que leur nation inspirait aux Caux.

Bellisle atteignit les Natchitotchez au mois de février 1721, puis gagna Biloxi où Bienville le chargea d'accompagner La Harpe à la baie Saint-Bernard en qualité d'interprète ³.

1. Infusion d'*Ilex cassine*. Charlevoix donne la description de cette plante qu'il appelle apalachine.

2. Dans le manuscrit de la *Relation* il y a Toyal et non Tojal, comme l'a écrit Margry. Cet auteur a très souvent corrigé d'une façon fâcheuse les noms indiens.

3. Simars de Bellisle (1693-1763) résida ensuite au poste du Missouri. Il fut nommé lieutenant en 1734, aide-major en 1735, capitaine en 1740 et major de la Nouvelle-Orléans en 1753. Il prit part à toutes les campagnes contre les Sauvages, eut un doigt emporté et reçut une balle dans le ventre en 1734, pendant l'expédition contre les Chakitchoumas. En 1734, ses notes portent : « Il est fort sage et intelligent et est d'une figure imposante ». Bellisle prit une part active à la cabale contre Kerlérec, fut cassé en 1759 et rappelé en France en 1762.

D'après Bossu, les Sauvages l'appelaient *Blakvelque*, c'est-à-dire l'homme blanc barbu, mais ce surnom a dû lui être donné postérieurement par les Indiens du Missouri ou de la vallée du Mississippi.

La Harpe partit de Biloxi le 17 août 1721, sur le *Subtile*, petit traversier de trente tonneaux, monté par sept matelots commandés par Béranger et son second, Valadon. A bord, se trouvaient Bénard de la Harpe et son frère, Bellisle, le dessinateur Devin, le chirurgien La Salle, un commis, quinze soldats, deux domestiques et un charpentier accompagné de sa femme.

Après dix jours de navigation, les explorateurs, croyant avoir enfin retrouvé le fameux lagon Saint-Bernard, entrèrent dans la baie qui porte aujourd'hui le nom de Galveston. La description de La Harpe, la latitude relevée par Béranger, et surtout les cartes de Devin, le prouvent surabondamment.

Les Sauvages des alentours laissèrent débarquer tranquillement nos compatriotes, mais s'opposèrent absolument à toute tentative d'installation, soit, comme le pense Béranger, dans la crainte que les Français ne cherchassent à venger Bellisle de tous les coups de bâtons qu'il avait reçus : « Il nous montra, dit-il, plusieurs de ceux qui l'avaient bien maltraité », soit plutôt que les Espagnols, passés dans le Nord quelque temps auparavant, ne leur eussent déjà fait faire la leçon.

La Harpe déclare bien que les Sauvages n'avaient jamais vu de Blancs, mais une grande rivalité ne tarda pas à s'élever entre lui et Bellisle, chacun réclamant l'honneur d'avoir découvert la « baie Saint-Bernard ». Une lettre de Bellisle confirme d'ailleurs le récit de Béranger : « ... J'ai amené quelques Sauvages chez qui j'avais été. »

L'hostilité des Indiens ne tarda pas à s'accroître avant même que La Harpe ait eu le temps d'explorer la moitié de la baie : « Nous leur demandâmes, dit Béranger, de faire de l'eau à un étang qui a bien une lieue de circuit¹, ce qui nous fut accordé. Nous en fîmes sans difficulté deux chaloupées, mais à la troisième, nos gens eurent tellement peur qu'ils ne voulurent point y retourner. Plusieurs Sauvages les menèrent contre un tas d'ossements de gens qu'ils avaient mangés, et leur firent entendre que, s'ils ne donnaient pas leurs robes, ils leur en feraient autant. Ils ne se firent pas tirer l'oreille pour le faire ; cela se faisait

1. La Harpe avait été nommé commandant de la baie Saint-Bernard, le 19 novembre 1720.

2. Cet étang se trouvait situé à l'est de la baie, près du Double bayou.

malgré que nous ayons à bord une vingtaine de leurs gens en otage. Ils auraient même voulu, sur le navire, tirer l'habit de M. de Bellisle, s'ils avaient su ».

Devant cette attitude menaçante, La Harpe jugea imprudent, avec le peu d'hommes dont il disposait, d'essayer de se maintenir par la force, et décida, le 7 septembre, de retourner en Louisiane. « Auparavant, dit-il, j'ai fait échouer notre canot, sur la partie la plus avancée vers le sud de l'entrée de cette baie, afin de le retrouver au retour, et en même temps, l'on a planté les armes du Roi, gravées sur une plaque de plomb, sans inscription. »

Comme nous aurons souvent besoin de citer Bénard de La Harpe, une observation s'impose. Par une confusion singulière, tous les historiens lui attribuent le *Journal Historique de l'Établissement des Français en Louisiane*, bien que l'auteur de cette compilation, qui paraît être le chevalier de Beaurain, n'ait fait qu'utiliser *parfois*, ou transcrire, en les abrégant souvent, certains passages tirés des différents *Journaux* ou *Mémoires* de La Harpe, qui n'arriva en Louisiane qu'au mois d'août 1718.

Les deux principaux manuscrits où se trouvent réunis les récits de ses explorations de la rivière Rouge, de la baie Saint-Bernard et de la rivière des Arkansas, présentent, dans certains passages, des différences notables ; de plus, certains autres *Mémoires* très intéressants ne s'y trouvent pas insérés.

« Cette nation, déclare La Harpe ¹, que les Espagnols appellent Indios Bravos, est composée en tout d'environ deux cents personnes (deux cent cinquante, suivant l'estimation de Bellisle). Ils sont généralement beaux et bien faits ² et sont errants aux environs de cette baie. Ils mangent leurs ennemis, ne vivent que de chasse, de poissons, de crabes, d'huîtres, de moules et de palourdes. Ils usent aussi de glands, de racines ³ et de graines de volet. Ils n'ont aucun chef; cependant, il semble y avoir beaucoup d'union parmi eux. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils ne donnent point de nom à leur nation en général, quoique chacun d'eux en ait un particulier. Ils sont très envieux de tout ce qu'ils voient, et rien ne peut les rassasier ni les satisfaire. Non seulement ils veulent tout avoir, mais ils demandent encore ce qu'ils désirent avec une hardiesse et une effron-

1. *Mémoire de la baie Saint-Bernard*. — Ailleurs, La Harpe qualifie ces Indiens de « féroces ».

2. Le *Journal Historique* ajoute « qu'ils ont les traits du visage réguliers, sans aucune piquûre qu'une mouche à la joue, la physionomie fine et agréable ».

3. « Ces Sauvages, dit Béranger, font, avec des plaquemines, qui sont une sorte de nêfles sans noyaux, du pain qui se conserve des années entières et est fort bon pour le flux de sang. »

rie extraordinaires. J'oubliais presque d'observer qu'ils se servent de chevaux qui sont même assez communs parmi eux... Ils me firent présent d'un sac de racines de volet, de plusieurs plaquemines et de pommes de terre et aussi de trois ou quatre morceaux de bœuf boucané... Leurs cabanes sont construites et couvertes de nattes... Dans notre canot, ils s'accoutumaient des meilleures places. » La Harpe ajoute qu'ils se trouvaient depuis peu en guerre avec les Quisse-ayes (nom qu'ils donnaient aux Assinaïs), parce que ceux-ci leur ayant refusé du tabac, ils avaient tué une femme, et en outre avec les « Bidets » et les Toyas ou Nehée « que les Assinaïs appellent Sadamons ».

Les *Ayes*, petite nation alliée, mais distincte des Assinaïs, habitaient sur les bords de l'Ayish Bayou, un des affluents du Netchez. Les Espagnols y fondèrent, en 1718, une mission qui fut plus tard déplacée. Les *Ayes* n'étaient ni aussi sédentaires que les Assinaïs, ni aussi errants que les Caux.

« Ces Sauvages, dit l'auteur du *Journal que j'ai fait* (très probablement Médard Jalot), n'habitent pas ensemble comme ceux du pays d'en haut. Ils se cabanent tous séparément. On voit leurs cabanes situées au nombre de deux ou trois au plus, placées sur les bords de certaines prairies, pour y faire du blé d'Inde ; encore n'en font-ils qu'une très petite quantité. Ils subsistent de noix et de glands, dont le canton est abondant ; il y a aussi beaucoup de chevreuils. »

En levant l'ancre, La Harpe emmena de force neuf Indiens, dans l'espoir d'arriver à les apprivoiser. Pendant la traversée, qui fut très mauvaise et dura dix-sept jours, Bellisle, « qui parlait fort bien leur langue », s'obstinait à leur demander ce qu'ils avaient fait des canons apportés par La Salle, et ce qu'étaient devenus les Français laissés par Béranger, sur la côte, l'année précédente. Les malheureux Sauvages naturellement n'en savaient rien ; enfin, sans doute pour faire preuve de bonne volonté, l'un d'eux finit par déclarer qu'un ancien de leur nation, nommé Quaqui-delant, devait savoir où se trouvaient les canons.

Pendant ce temps, Béranger, plus utilement pour nous, « rédigea un dictionnaire de quelques mots de la langue de ces Sauvages qui est distincte de la première ».

Les Indiens, montrant beaucoup de répugnance à manger de la bouillie de froment, maigrissaient à vue d'œil, en dépit — ou peut-être par suite — des bons soins du chirurgien qui n'hésitait pas à les saigner. Ces malheureux faisaient une telle consommation d'eau, en buvant chacun sept pots par jour, que l'expédition arriva juste à temps à l'île aux Vaisseaux pour ne pas mourir de soif. Si les vents n'avaient pas changé, La Harpe s'appretait à retourner à la baie Saint-Bernard.

Les « Caux » considéraient la mer comme une chose terrible et sacrée : « Ils cherchaient, raconte La Harpe, à chasser le vent contraire, en soufflant du bon côté, avec plusieurs démonstrations qui n'ont pas produit grand effet, quelque superstition qu'ils missent dans ces occasions. »

Bienville fut très mécontent de leur enlèvement ; le 4 octobre, il écrivit à Paris qu'il était fort embarrassé de ces Indiens. La baie Saint-Bernard ne l'intéressait d'ailleurs aucunement, et le malheureux La Harpe eut beau faire des descriptions enthousiastes de sa découverte¹, le Conseil de la colonie refusa d'envoyer une nouvelle expédition. Bienville redoutait une concurrence possible à l'établissement de la Nouvelle-Orléans, qu'il avait tant de peine à former, les autres directeurs craignant de voir abandonner Biloxi, où ils possédaient tous de grands intérêts. Le Conseil, pour une fois d'accord, écrivit à Paris : « M. de La Harpe nous a remis son Journal de voyage que vous trouverez ci-joint. Il ne paraît pas qu'on doive compter beaucoup sur toutes les merveilles dont il fait une assez ample relation, puisque son discours n'est fondé que sur de simples conjectures, et son zèle de parvenir à un établissement qu'on lui a confié, pourrait bien ne pas lui faire prévoir les inconvénients qu'on pourrait trouver à l'exécution...² »

En raison de cette mauvaise volonté évidente, la campagne du *Subtile* fut la dernière tentative française pour occuper le Texas.

« Étant arrivés en Louisiane, dit Béranger, nos Sauvages craignant toujours que cet enlèvement n'était que dessein de leur faire un mauvais parti, après s'être un peu remis des fatigues de la mer, prirent le parti de s'en retourner chez eux par terre. A cet effet, après s'être précautionnés du mieux qu'il leur fut possible, ils désertèrent tous, et je ne sais ce qu'ils sont devenus. »

Le Journal Historique de l'établissement des Français en Louisiane nous renseigne sur leur sort : « Au mois d'août 1722, arriva à la Nouvelle-Orléans, pour la première fois, une nation appelée les Iténapamis³, qui demeuraient à l'ouest des Colapissas. Par eux, on apprit que les Sauvages que M. de La Harpe avait amenés de sa découverte, avaient passé près de leur village, mais si faibles et si fatigués qu'ils leur avaient fait pitié. Ils leur avaient fourni des arcs et des flèches pour les aider à s'en retourner chez eux. *Ils n'avaient pu entendre leur langue, ni découvrir de quelle nation ils étaient.* Ils n'étaient plus que huit. »

1. « C'est le pays le plus beau du monde », écrivait également Bellisle (C¹³ a. VI, 152).

2. Arch. Nat., Colonies (C¹³ a. VI, 134).

3. Les Ilapany, d'après une carte de Vanculen, corrigée à la main, en 1739, par Charles Cloarec.

Quand les Iténapamis arrivèrent, La Harpe se trouvait déjà en route pour son exploration de l'Arkansas. D'après son *Journal*, il apprit des nouvelles de ses anciens captifs par les Chetimachas, qui semblent les avoir fort mal reçus. Voici un exemple des nombreuses divergences qui existent entre le *Journal de La Harpe* et le *Journal Historique*, qui se poursuit à la Nouvelle-Orléans, pendant les explorations et même le voyage, en France, de La Harpe.

Les Caux n'avaient, en effet, que fort peu de relations avec leurs voisins de l'est. Dans son *Mémoire de la baie Saint-Bernard*, La Harpe nous dit : « Je les fis (ses prisonniers) interroger par Bellisle, pour savoir s'ils avaient connaissance des nations Loupeloussa (Opelousas) et Attakapa, dans l'est de leur pays; ils m'ont assuré qu'ils les fréquentaient peu, quoiqu'alliés avec elles, qu'ils leur donnaient le nom d'Idle, et qu'ils se rendaient chez elles en trois jours. »

A défaut de renseignements plus précis, nous avons adopté ce nom de Caux qui pourtant était peut-être simplement celui de la femme un peu mûre, dont Bellisle devint l'esclave chéri.

Malgré une certaine similitude de consonance, on ne peut songer à identifier cette petite nation des Caux avec les Coaques, des environs de la baie Saint-Bernard; par contre, les Sauvages de Bellisle ne seraient-ils pas les mêmes que les Cocos rattachés par M. Gatchett au groupe Atakapa, et les Indiens du même nom, signalés par le *Handbook of American Indians*, d'après Mézières, comme mélangés, en 1778, aux Mayeyes, qui habitaient exactement à l'endroit où vivaient les Caux soixante ans auparavant? La carte d'Angel Anglino place les Cocos sur la rive droite du Colorado, à cinquante lieues de son embouchure.

D'après le *Mémoire* de Bellisle, plus exact que sa *Relation*, surtout au point de vue des distances ¹, on peut assez facilement délimiter l'habitat des Caux, en 1720. Ces Indiens occupaient, sur une profondeur de plus de vingt lieues, tout le littoral du golfe du Mexique, depuis les environs du Natchez jusqu'à ceux du rio Brazos. A l'ouest et au nord-ouest, ils avaient pour voisins les « Karankawa » et les « Tongkawan », deux noms génériques, et les Irrupiens ou Trupiens. Le *Handbook of American Indians*, identifie ces derniers avec les Apaches; pourtant la *Relation* de Derbanne, *Le Journal que j'ai fait*, la *Lettre* de Chauvin sur son voyage, paraissent faire une distinction entre les paisibles Trupiens, qui accueillirent fort bien les Français et les terribles « Apaches ou Padoukas », qu'ils ne rencontrèrent pas avant d'avoir franchi le Colorado.

Au nord, vivaient les Toyas, qui devaient parcourir les deux rives du

1. Elles concordent avec celles indiquées par le *Journal* de La Harpe.

rio Brazos, et les Bidayes ; enfin, au nord-ouest, habitaient la grande nation des Assinaïs, dont la tribu la plus méridionale s'appelait les Nagodôdches, et la petite peuplade des Ayes.

La région située entre la baie de Galveston et la rivière Calcasieu, souvent parcourue par les Avoyelles, semble avoir toujours été fort peu peuplée : la carte d'Anglino n'y place aucune nation. C'est dans cette direction qu'habitaient les Idles (?), d'après les otages de La Harpe. La carte n° 7 du recueil des *Cartes relatives à l'Amérique* marque dans ces parages les Achusis, celles de De L'Isle les Iudosas ; la carte de Le Maire (1717) place à l'ouest des Chétimachas, les Yagnetihitas ou Yagnechitou, enfin celle de Beauvilliers (1720) les Yane Chirou.

La plupart de ces noms paraissent quelque peu imaginaires ; par contre, celui des Innatchahez ¹ mérite plus d'attention. En 1720, La Harpe transcrivit sur son *Journal* : « Pour s'installer à la baie Saint-Bernard, il faut avoir des marchandises pour donner aux Sauvages de ces parages, les Atakapa, Loupeloussa, *Natcha*, Clamclouches, Ioyas et Caodoches ».

De plus, un *Mémoire* sur les Natchitoches, fort bien documenté, et rédigé vraisemblablement d'après les indications de La Harpe, insiste sur la nécessité « de reconnaître la grande rivière qui passe à dix lieues des Bayagoulas, et d'avoir une entière connaissance des Innatchahez ², nation que l'on assure être très nombreuse, presque aussi forte que celle des Chaktas, et qui s'étend le long des côtes de l'ouest aux environs de la baie Saint-Bernard que les Bidayes occupent... »

Il ne faut pas d'ailleurs attacher, surtout à cette époque, une trop grande importance aux noms essentiellement variables donnés aux agglomérations, et surtout à leurs groupements. Si quelques tribus, d'après La Harpe, ne se donnaient aucun nom, par contre, d'autres en attribuaient à tous les villages, dont certains, comme ceux des Tonicas et des Yazous, par exemple, étaient habités par quatre nations différentes ³.

Les *Caux* se transformèrent sans doute par la suite en Coquizas ⁴, Orcoquizas ou Orquizacos. Si nous n'avons pas encore prononcé le nom

1. Sans doute les Ionhouannes de Baudry des Lozières.

2. L'auteur devait trop bien connaître les Natchez pour les avoir confondus avec cette nation, toutefois le *Handbook of American Indians* les identifie avec les Natchez.

3. Joutel, pendant son voyage, a noté près d'une centaine de noms. Les Assinaïs se subdivisaient en onze tribus, les Chaktas en cinquante-deux, les Alibamous en huit, les Talapouches en douze, les Kaoutas en sept, etc. En 1724, le village des Yazous était habité également par les Koroas et les Osogoulas, qui se subdivisaient eux-mêmes en deux tribus.

4. La carte d'Angel Anglico donne à l'ancien presidio le nom d'Orcoquiza, mais appelle les Indiens des environs les Coquizas.

de ces Indiens, bien que la plupart des ouvrages américains les placent sur les rives de la baie de Galveston au moment du débarquement de La Harpe ¹, c'est que nous n'avons jamais pu découvrir, personnellement, cette dénomination sur aucun document *contemporain* de l'époque qui nous occupe.

Vers 1755, les Espagnols vinrent fonder, dans le voisinage de la baie de Galveston ², une mission qui porta le nom des Orcoquizas. Mais le nom de Coquizas, de même que celui de Caux, dont la première syllabe est la même, pouvait n'être simplement que le nom d'une famille, et on peut se demander si les Missionnaires, avant d'entreprendre de convertir les tribus éparses des alentours, ne commencèrent pas par baptiser leur nation. La carte d'Anglino place en 1788, près de l'embouchure de la Trinité, sur la rive gauche, les Mayeyes ³, les Coquizas et, beaucoup plus au nord, les Vidais.

Tous ces Indiens disparurent à la fin du XVIII^e siècle, à la même époque qu'un grand nombre de tribus du Texas. Les guerres intestines, les épidémies, l'eau-de-vie et aussi, sans nul doute, la migration de diverses nations primitivement établies dans l'est ou au nord-est de la Louisiane, provoquèrent leur anéantissement. Quand, en 1816, quatre cents Vétérans de la Grande Armée vinrent fonder au Texas le Champ d'Asile, ils ne rencontrèrent plus sur les rives de la Trinité que quelques Indiens Cochatis (Koasati), originaires de la vallée de l'Alabama.

La plupart des tribus du littoral du golfe du Mexique depuis la baie Vermillon jusqu'à la Trinité ou au rio Brazos, et même la nation des Bidayes, d'après M. Bolton ⁴, parlaient, croit-on, une même langue dénommée aujourd'hui Atakapa, bien que la généralisation de ce terme au milieu du XVIII^e siècle, paraisse d'autant moins justifiée que ce nom, synonyme d'anthropophage, est emprunté à la langue des Chaktas, peuplade habitant à l'est du Mississippi.

Cette anomalie n'échappa point à Le Page du Pratz : « Ces Atac Apas,

1. M. Thrall, *A Pictural History of Texas*, déclare même que les Orquisacos reçurent fort bien Bellisle et La Harpe et se montrèrent toujours les fidèles alliés des Français.

2. L'Atlas de Bonn (1786) marque le village des Orcoquizas au sud-ouest de la baie et la carte du Père Pichardo place la mission sur les bords du rio Memento (Calcasieu) ! Toutefois le presidio d'Orcoquiza devait se trouver, comme l'indique la carte d'Anglino, sur la rive gauche de la Trinité. Certains auteurs, néanmoins, le placent sur les bords du San Jacinto. Une carte manuscrite de 1808 place l'ancien presidio de Orcoquizas « fondé en 1719, abandonné en 1770 » au même endroit, un peu au-dessous du Destacamento de Alacito.

3. D'après M. Gatschet, les Mayeyes parlaient probablement le Tonkawa.

4. Cité par M. Swanton, *Indian tribes of lower Mississipy valley*.

dit-il, ont sans doute un autre nom qui est propre à leur nation, mais je n'ai rien pu apprendre à ce sujet. »

En 1702, quelques coureurs de bois avaient découvert, probablement au delà du bayou Téché¹, sept petites tribus indiennes, dont l'une fut baptisée par eux, ou par Pénicault, du nom d'Atakapas, parce qu'ils avaient mangé quatre membres de l'expédition.

« M. d'Iberville, dit une note manuscrite de De L'Isle, m'a raconté le 2 août 1703 que, sur la nouvelle que les Anglais voulaient s'établir à la baie Saint-Bernard, on avait envoyé de La Mobile et de Pensacola trois Français et trois Espagnols pour reconnaître le pays et les peuples d'au delà du Mississipi, qu'ils devaient aller à l'ouest, environ à vingt lieues de la côte jusqu'à Caouil, la remonter jusqu'au Nouveau-Mexique et revenir ensuite par les environs de la source de la Marne (rivière Rouge), qu'on lui avait écrit de janvier que ces gens étaient partis. »

« M. de Bouteville, missionnaire qui a passé longtemps au Canada et environ deux ans à la Louisiane, d'où il partit en octobre 1703, m'a dit, le 20 janvier 1704, que les Français et les Espagnols dont il est parlé ci-devant, avaient été environ à cent lieues du Mississipi (?), que les Sauvages par chez lesquels ils passaient, les avertissaient de ne pas aller plus loin; que sur cet avis, il y eut deux Français qui s'en retournèrent et que, le lendemain, l'autre Français et les Espagnols furent tués et mangés; que la nouvelle en ayant été apportée, le chef des Ouma partit sur-le-champ en diligence avec environ quarante guerriers, qu'il avait chanté le calumet à ces peuples meurtriers pour les amuser, et puis qu'il avait fait main basse sur eux. » Les Chetimachas, peu de temps auparavant, ayant massacré le Père de Saint-Cosme, il est évident que les explorateurs ne durent guère aller bien loin.

L'accès de leur contrée marécageuse était si difficile que les peuplades habitant à l'ouest des Chetimachas et des Ouachitas n'eurent pendant très longtemps aucun rapport avec les Français.

Dumont cite les Ataquapas dans sa liste de nations « censées amies des Français », et leur nom se trouve indiqué, en 1731, parmi nos alliés, quand les Natchez cherchèrent à attaquer le poste des Natchitotchez; toutefois les premières relations suivies s'établirent seulement en 1754, époque où Lacroix et Blancpain pénétrèrent sur leur territoire. Le premier ramena quatre chefs à la Nouvelle-Orléans, le second entreprit de gagner la baie Saint-Bernard, mais fut capturé par les Espagnols.

Cinq ans plus tard, Marigny de Mandeville visita la région de Barataria, et, peu après son retour, on fonda, sur la rivière Vermion (Vermillon), le

1. Un affluent de ce cours d'eau porte le nom de Rivière des Atakapas.

poste des Atakapas ¹. Dès lors, ce nom devint le terme usuel servant à désigner *indistinctement* tous les Indiens de la région presque inconnue du littoral du Texas oriental. Les cartes de Denis et de Brion de La Tour, toutes deux de 1779, indiquent la région des Atac-Aspas ; celle de Mandeville la partage entre les Grands et les Petits Atakapas.

« Les Atakapas, dit Baudry des Lozières ², qui sont à trente lieues des Tchioutimachas dans le profond des terres, du côté de l'ouest, sont alliés des Loupeloussas et sont comme ceux-ci errants et vagabonds. Ils ont près de deux cents hommes forts et d'une belle taille ; ils sont anthropophages et plus adroits à la pêche qu'à la chasse. »

..

Le premier vocabulaire recueilli par Béranger est de beaucoup le plus important. Nous avons tenté de le transcrire phonétiquement, d'après l'alphabet que l'un de nous emploie dans ses études de linguistique sud-américaine ³ ; mais, en raison de l'impossibilité où nous sommes de deviner quel son exact Béranger prétendait rendre par *ay*, *oy*, par exemple, il se peut que notre transcription ne soit pas parfaite. Aussi, avons-nous conservé entre crochets l'orthographe telle que nous l'avons relevée sur le manuscrit.

assiette d'étain	<i>kesila-konan</i> [<i>quesilaconan</i>]
balle de mousquet	<i>kešila-denuks</i> [<i>quecbilademoux</i>]
barrique	<i>kaa-konam</i> [<i>caa conam</i>]
biscuit	<i>kuežam</i> [<i>coejam</i>]
bœuf	<i>didottə</i> [<i>didotte</i>]
boire	<i>kouaen</i> [<i>coouaen</i>]
bois (du)	<i>kesul</i> [<i>quesoul</i>]
bois avec lequel on obtient le feu par frottement	<i>akta demažé</i> [<i>acta demajé</i>]
bouche	<i>em-yakwoy</i> [<i>emy aquoy</i>]
bras	<i>se-imahaba</i>
bras (du coude à l'épaule)	<i>se-šotan</i> [<i>sebotan</i>]
calumet	<i>kadiollə</i> [<i>cadiolle</i>]

1. Ce fut là qu'en 1763, sous la conduite de Beau-Soleil, vinrent s'établir un grand nombre d'Acadiens.

2. *Voyage à la Louisiane*, an IX.

3. CRÉQUI-MONTFORT (G. de) et RIVET (P.). *Linguistique bolivienne. Le groupe Otuké* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. IX, 1912, p. 317-337), p. 318.

canon	<i>etžam</i> [etjam]
cendre	<i>alona</i>
chapeau	<i>kalama</i> [calama]
chaudière	<i>kukžol</i> [couqujol]
cheveux	<i>ekia aykuy</i> [equia aycouy]
chien	<i>kešə</i> [queche]
cochon	<i>kešə</i> [queche]
corde	<i>bašina</i> [bachina]
corne de bœuf	<i>teke-dolan</i> [tequedolan] [cf. dent]
cou	<i>em-sebek</i> [em cebecq]
coudre	<i>teksilea</i> [tecsilea]
couteau	<i>kusila</i> [cousila] [cf. dard, fouène, harpon, herminette, verre]
cruche	<i>kahan</i> [ca han]
cuisse	<i>em-edal</i>
dard	<i>kusila</i> [cousila] [cf. couteau, fouène, harpon, herminette, verre]
dents	<i>dolonakin</i> [dolonaquin]
dormir	<i>neianana</i>
eau	<i>klay</i> [clay]
écuelle	<i>kok</i> [cocq] [cf. seau]
épaule	<i>em-sebota</i>
épingle	<i>besehena</i>
estomac	<i>a-luk</i> [alouc] [cf. ventre]
expression de contentement	<i>baa</i>
feu	<i>kwoylesem</i> [quoylesem]
fèves	<i>kudešə</i> [coudecbe] [cf. pois]
flacon	<i>kedika</i> [quedica]
fouène	<i>kusila</i> [cousila] [cf. couteau, dard, harpon, herminette, verre]
froid	<i>delin</i>
fusil	<i>kisulp</i> [quisoulp]
gamelle	<i>kože ʔn</i> [coje eun]
genou	<i>en-klas</i> [en clas]
gland de chêne	<i>kalašə</i> [calache]
goudron	<i>kuža</i> [couja]
hache	<i>kialn</i> [quialn] [cf. pioche]
harpon	<i>kusila</i> [cousila] [cf. couteau, dard, fouène, her- minette, verre]
herminette	<i>kusilea</i> [cousilea] [cf. couteau, dard, fouène, harpon, verre]

homme	<i>ahaks</i> [<i>ahax</i>]
jambe	<i>em-anpok</i> [<i>emanpokq</i>]
langue	<i>a-leanə</i> [<i>aleane</i>]
lune	<i>a-nil</i> [<i>a ouil</i>]
malade	<i>a-eas</i>
marcher	<i>sbak</i> [<i>sbacq</i>]
mât	<i>en-gesul</i> [<i>enguesoul</i>] [cf. bois]
menton	<i>em-imian hanéna</i>
meule	<i>hama</i>
mouche	<i>kamežə</i> [<i>cameje</i>]
natte [tapis]	<i>didaham</i>
navire	<i>elusun</i> [<i>elouchoun</i>]
nez	<i>em-ay aluak</i> [<i>emay alouacq</i>]
œil	<i>em-ikus</i> [<i>emicous</i>]
oiseaux :	
alouette	<i>kutsen</i> [<i>coutsen</i>]
bécasse de mer	<i>kevožol</i> [<i>quojol</i>]
canard	<i>kué</i> [<i>coué</i>]
grand gosier (pélican)	<i>okmanə</i> [<i>aucmane</i>]
grue	<i>koln</i> [<i>coln</i>]
plaise	<i>ampažə</i> [<i>ampaje</i>]
pluvier	<i>sebé</i> [<i>cebé</i>]
poule d'eau	<i>uapa</i> [<i>ouapa</i>]
organes génitaux ♂	<i>em-ibak</i> [<i>emibacq</i>]
pagaie	<i>em-luažem</i> [<i>emlouajem</i>]
pain frais	<i>kokam</i> [<i>cocam</i>]
papier	<i>imetes akuam</i> [<i>imetes acouam</i>]
passer d'un côté à l'autre	<i>lon</i>
peau de chevreuil	<i>kesul</i> [<i>quesoul</i>] [cf. bois]
ped	<i>ebam</i>
piment	<i>kesesmay</i> [<i>quesesmaille</i>]
pioche	<i>kean</i> [<i>quean</i>] [cf. hache]
pirogue	<i>uhabim</i> [<i>ouahabim</i>]
pistolet	<i>ka ay kuan</i> [<i>ca ay couan</i>]
planche	<i>kuabam</i> [<i>couabam</i>]
plumes	<i>hamdolak</i> [<i>hamdolocq</i>]
pois	<i>kudešə</i> [<i>coudeche</i>] [cf. fèves]
poisson	<i>kiles</i> [<i>quyles</i>]
pomme de chêne (?)	<i>ekskitula</i> [<i>aixquitoula</i>]
poudre (à fusil)	<i>kalmel</i> [<i>calmel</i>]
sable	<i>kohon</i> [<i>cohon</i>]

seau	<i>kok</i> [cocq] [cf. écuelle]
sel	<i>ketašo</i> [quetache]
soleil	<i>klos</i> [clos]
soulier	<i>kameplan</i> [cameplan]
sourcils	<i>im-labué</i> [imlaboué]
tabac	<i>a-kanan</i> [a canan]
tatouages par piquère	<i>bašénana</i> [bachénana]
tête	<i>en-okea</i> [enoquea]
vent	<i>eta</i>
ventre	<i>a-luk</i> [alouc] [cf. estomac]
vermillon	<i>kadüm</i> [cadum]
verre (du)	<i>kusilam</i> [cousilam] [cf. couteau, dard, fouène, harpon, herminette]
verroterie	<i>kžahin</i> [qujahin]
vêtement	<i>a-lams</i> [cf. voile]
vin	<i>klebö</i> [clebeu]
voile (de navire)	<i>em-lams</i> [cf. vêtement]
vrille	<i>klany</i> [clany]

Des multiples comparaisons que nous avons faites, il ressort que l'idiome parlé par les Indiens visités par Béranger ne présente de ressemblance marquée qu'avec le Karankawa. Malheureusement, notre vocabulaire et le vocabulaire publié par Gatschet ¹ n'offrent que très peu de points de comparaison, et le nombre des vocables communs aux deux listes est encore diminué par le fait que, parmi ces mots, un certain nombre sont manifestement empruntés à l'espagnol, tels sont : hache, *matchita*, aiguille, *agúya* en Karankawa, couteau, *kusila*, dans notre idiome.

Voici, malgré tout, les concordances lexicographiques que nous avons pu relever :

Karankawa.

assiette d'étain	<i>kesila-konan</i>	<i>koláme</i> == poêle à frire, seau d'étain
biscuit	<i>kuežam</i>	<i>kwiám</i> == maïs, <i>kwiámóya</i> == pain.
bœuf	<i>dídottó</i>	<i>téts'oa</i>
boire	<i>kouaen</i>	<i>akwetén</i>
chien	<i>kešo</i>	<i>kíss</i>

1. GATSCHE (Albert S.). *The Karankawa Indians, the coast people of Texas* (Archaeological and ethnological papers of the Peabody Museum, Harvard University, t. I, 1888-1904, n° 2, 1891, p. 65-167).

corne de bœuf	<i>teke-dolan</i> ¹	<i>tikē-mai</i> = bœuf
eau	<i>klay</i>	<i>gllé-i</i>
marcher	<i>shak</i>	<i>n'tchápū</i> = je vais à
mouche	<i>ka-mežə</i>	<i>gǎ, gǎ'h</i> = moustique
oiseau	<i>kutsen</i> = alouette, <i>koln</i> = grue.	<i>kúdn</i> = oiseau; <i>kútnē wólya</i> = poulet
papier	<i>imetes-akuam</i>	<i>gwá</i> = lire
pirogue	<i>uhabim</i>	<i>awán</i>
poudre à fusil	<i>kalmel</i>	<i>kínnmil</i>
tabac	<i>a-ka-nan</i>	<i>ka, kabe</i>
vin	<i>k-lebō</i>	<i>labá-i</i> = whiskey.

Nous serions assez tentés de retrouver l'adjectif karankawa *kwán*, petit, dans le mot suivant de notre vocabulaire :

kaay-kuan, pistolet.

En regard de ces ressemblances, nous croyons utile de donner la liste des divergences que nous avons constatées. Les deux listes renferment tous les mots communs du vocabulaire de Gatschet et du vocabulaire de Béranger :

		Karankawa.
baril	<i>kaakonán</i>	<i>búdel</i>
canard	<i>kue</i>	<i>medá-u</i>
dent	<i>dolonakin</i>	<i>é</i>
dormir	<i>neianana</i>	<i>ím</i>
feu	<i>kwoylesem</i>	<i>kwátchi, hímbe</i>
homme	<i>ahaks</i>	<i>yámatwe, úshi</i>
malade	<i>a eas</i>	<i>kwátcho</i>
pied	<i>eham</i>	<i>kékeya</i>
poisson	<i>kiles</i>	<i>ám</i>
soleil	<i>klos</i>	<i>dó-owal</i>
vent	<i>eta</i>	<i>bá</i>
vermillon	<i>kadüm</i>	<i>tamóyika</i>
vêtement	<i>a-lams</i>	<i>kwéss</i>

Tout pesé cependant, il nous semble qu'il y a lieu de considérer la langue notée par Béranger comme un dialecte du Karankawa.

1. Ce mot semble composé de *teke*, qui correspondrait au radical de *tikē-mai*, bœuf en Karankawa et de *dolan*, qui semble être la racine du mot « dent » *dolon-akin*.

Notre vocabulaire ne permet pas grande remarque. Néanmoins, nous devons signaler l'emploi de préfixes dont le premier, au moins, est attesté par de nombreux exemples et doit être un préfixe possessif :

Préfixe *em-*, *en-*, *im-* :

- em-yakewoy*, bouche,
- em-séék*, cou,
- em-édal*, cuisse,
- em-schéta*, épaule,
- em-klas*, genou,
- em-awpok*, jambe,
- em-gesul*, mât [*kesul* = bois],
- em-mian* *banéna*, menton,
- em-ikas*, œil,
- em-ibak*, organes génitaux ♂.
- em-ay aluak*, nez,
- em-luázem*, pagaie,
- im-étes akiam*, papier,
- im-labué*, sourcils,
- em-éka*, tête,
- em-lams*, voile [*a-lams* = vêtement].

Préfixe *a-* :

- a-bona*, cendre,
- a-luk*, estomac, ventre,
- a-baks*, homme,
- a-lemp*, langue,
- a-uil*, lune,
- a-cas*, malade,
- a-kauan*, tabac,
- a-lams*, vêtement.

Préfixe *se-* :

- se-inabaha*, bras,
- se-sótan*, bras (du coude à l'épaule).

Personnellement, nous n'avons pu trouver aucun rapport entre le Karankawa et les langues voisines, notamment le Tonkawa. Toutefois, Swanton a tenté récemment d'établir la parenté du Karankawa avec les langues du groupe Paikawa ou Coahuilteque¹ d'une part, comme l'avait suggéré autrefois Gatschet², avec le Tonkawa et l'Attakapa, d'autre part.

Voici, parmi les concordances qu'il a notées entre le Karankawa et le Coahuilteque, celles qui nous paraissent *acceptables* :

	Karankawa.	
aimer	<i>ku</i>	<i>ka-éca</i> (C ₁), <i>kuail</i> (C ₂), <i>an-quail-an</i> * = je t'aime (C ₃).

1. SWANTON, John R., *Linguistic Position of the Tribes of Southern Texas and Northern Mexico* (*American Anthropologist*, nouv. série, t. XVII, 1915, p. 17-40).

2. GATSCHEP, *The Karankawa Indians*, *op. cit.*, p. 96-98.

3. C₁ = Coahuilteque, C₂ = Comcrudo, C₃ = Cotoname, C₄ = San Francisco Solano, C₅ = Carrizo. Les quelques mots marqués d'un astérisque ont été ajoutés

aller	<i>wéna</i> = allons!	<i>kuan</i> (C ₁)
arc	<i>gai</i>	<i>xai, xai pataple</i> (C ₂), <i>iai-bataple</i> * (C ₃)
aussi	<i>tén(nó)</i>	<i>bin, in</i> (C ₁)
bien	<i>klaban</i>	<i>šap'an</i> (C ₁)
blanc	<i>péka</i>	<i>(pa)pók, (pa)pik</i> (C ₂)
boire *	<i>kouaen</i> *	<i>xuáxe</i> * (C ₃)
cela, cet, le	<i>tal</i>	<i>ta</i> (C ₁)
chien	<i>kiss</i>	<i>kissá</i> = renard (C ₃)
couteau	<i>sile-káyi</i>	<i>xaye-pò</i> (C ₂), <i>iaye-poc</i> * (C ₃)
crier, pleurer	<i>owí'ya</i>	<i>wáyo</i> (C ₁)
dent	<i>é</i>	<i>i</i> (C ₂)
faire	<i>kábawen</i>	<i>bawai</i> (C ₁)
femme	<i>kanin</i> = sein	<i>kénám, knám</i> (C ₃), <i>kném</i> (C ₂), <i>kem</i> * (C ₃)
homme	<i>yámaxe</i>	<i>xáima</i> = indien (C ₃)
je, mon	<i>náyi, ndi</i>	<i>na</i> (C ₂)
manger	<i>aknúmus</i>	<i>babáme, xaxáme, akwanamie</i> = mastiquer (C ₃), <i>namó</i> = mange- le (C ₁)
marcher *	<i>šbak</i> *	<i>yak</i> * = venir (C ₂)
non	<i>kóm</i>	<i>kam</i> (C ₂)
petit	<i>kweān, kwa-an</i>	<i>šan</i> (C ₁), <i>kwešam</i> (C ₃)
plume *	<i>ham-dolok</i> *	<i>xam-mapi</i> * = aile, <i>xam</i> * = oi- seau (C ₂)
venir	<i>ka's, kas</i> = viens ici	<i>kal</i> (C ₁).

Cette liste nous semble tout à fait insuffisante pour permettre d'établir une parenté linguistique entre le Karankawa et le Coahuiltèque sur des bases solides. Encore que certaines ressemblances lexicologiques soient assez frappantes, — elles peuvent d'ailleurs s'expliquer par des emprunts, — nous ne pensons donc pas qu'on puisse accepter sans de grandes réserves les conclusions du savant linguiste américain.

..

Le second vocabulaire de Béranger est beaucoup moins long que le précédent. Néanmoins, son identification a été beaucoup plus simple et

par nous à la liste de Swanton, d'après nos propres comparaisons. Les mots du dialecte des Carrizos sont extraits du court vocabulaire recueilli par Uhde. Ce dialecte est très voisin du Comecrado. Cf. UHDE (Adolph), *Die Länder am unteren Rio bravo del Norte*, Heidelberg, 1861, p. 185-186.

laisse moins de prise au doute. Nous le reproduisons en suivant la même règle que pour le premier :

bois (du)	<i>te</i>
bouche	<i>kat</i> [cat]
bras	<i>nok</i> [noc]
canon	<i>pemür</i> [pemur]
cheveux	<i>kesä</i> [queche]
cordage	<i>ok</i> [ocq]
cou	<i>koé</i> [coé]
coude	<i>seksa</i> [seca]
couteau	<i>kosmä</i> [cosme ¹]
couverture	<i>oketa</i> [oqueta]
couverture blanche ou noire	<i>okmeslä</i> [ocqmesle]
cuisse	<i>molles</i>
culotte	<i>oketa-sennä</i> [oquetasenne] [cf. couverture]
dent	<i>hos</i>
doigt	<i>semak</i> [semacq]
dormir	<i>oitä</i>
eau	<i>kaköks</i> [cacaux]
épaule	<i>est</i>
étoiles	<i>išetions</i> [ichetions]
homme	<i>šak</i> [chacq]
jambe	<i>tus</i> [tous]
jour	<i>idlä</i> [idle]
lune	<i>tin-idlä</i> [tin-idle] [cf. nuit, jour]
main	<i>ösepa</i> [auchepa]
marcher	<i>uan</i> [ouan]
mer	<i>koköä</i> [cocaue]
navire	<i>niltaks</i> [niltax]
nez	<i>ödsä</i> [audse]
nuit	<i>tin</i>
œil	<i>ödlä</i> [andle]
ongle	<i>ebuks</i> [ehoux]
oreille	<i>anar</i>
organes génitaux	<i>kams</i> [cams]
orteil	<i>kwaates</i> [quates]
papier	<i>šök-pönnä</i> [chocpönnä] [cf. papier]
ped	<i>ikak</i> [icac]

1. Signifie exactement « fer qui coupe » [Note de Béranger].

plume	šok-nok [čhocq nocq] [cf. papier]
pouce	ōksesť [auxesť]
poudre (à fusil)	tik ticq
soleil	išō [iče]
testicules	ž-a-koms [jacoms] [cf. organes génitaux]
tête	sašō [sacbe]
vent	iil
vermillon	klok-kus [clocq cous]
verroterie	oēšua [oēboua]

L'examen de ce vocabulaire montre que les Indiens visités par Béranger parlaient un des dialectes du groupe linguistique Attakapa.

Voici, en effet, les nombreuses ressemblances que l'on peut relever entre les mots de notre liste et le lexique Attakapa publié par Gallatin ¹ :

Attakapa.

bouche	kat	katt
bras	nok	nok
cordage	ok	ō
cou	koē	koi-nak
dent	hos	ods
dormir	oi-to	oi
eau	kakōks	kaukau = pluie, akon(st), ak, ka, kau
étoiles	iše-tions ; išō = soleil	išb
homme	šak	išak = peuple ²
jambe	tus	tets
jour	idlb	iggl = lumière, yil
lune	timidlb	tegidlesbt
main	ōše-pa	nish

1. GALLATIN (Albert). *A Synopsis of the Indian Tribes within the United States east of the Rocky mountains, and in the British and Russian possessions in North America* (*Archaeologia americana. Transactions and Collections of the american antiquarian Society*, Vol. II. Cambridge, 1836, p. 4-122, p. 307-367. Ce vocabulaire est celui de Duralde. Il est en partie reproduit dans :

GALLATIN ALBERT. *Hale's Indians of North-West America, and Vocabularies of North America, with an introduction* (*Transactions of the american ethnological Society*, vol. II. New-York, 1848, p. xliii-clxxxviii, 1-130, p. 95-96.

2. SWANTON (John R.). *Indian Tribes of the Lower Mississippi valley and adjacent Coast of the Gulf of Mexico* (*Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology, Bulletin 43*, Washington, 1911, p. 36).

marcher	<i>uan</i>	<i>wan</i> = aller
nez	<i>ōdsə</i>	<i>īdst</i>
nuit	<i>tin</i>	<i>tegg</i>
œil	<i>ōdlə</i>	<i>nill</i>
oreille	<i>anar</i>	<i>ann</i>
plume	<i>šoknok</i>	<i>šoknok</i> = canard
poitrine	<i>est</i> = épaule	<i>itsk</i>

Nous avons comparé notre vocabulaire Attakapa et celui de Gallatin avec les idiomes parlés dans les régions avoisinantes, en nous servant surtout des beaux travaux de Gatschet sur les langues du sud-ouest de l'Amérique septentrionale ¹. Nous consignons ici les résultats que nous avons obtenus, en y ajoutant les concordances relevées par Swanton ² avec le Tonkawa, le Karankawa et le Coahuiltèque :

aller	<i>wan</i>	<i>wāna</i> = allons! (K) <i>wana</i> = ils vont (Tk) <i>kuan</i> (Co)
aller	<i>tish</i>	<i>ta-tishā</i> (A)
anus	<i>tol</i>	<i>til'</i> (Co)
arbre, bois	<i>kagg, kak</i>	<i>khai</i> = arbre (N), <i>kai</i> = bois (I) <i>xai</i> (Co) <i>xāse-i</i> = feuille (Tk)
arc	<i>wosh</i>	<i>ō</i> (J)
avoir	<i>ka</i>	<i>ka</i> (Tk)
blanc	<i>ōl</i>	<i>hel</i> (Co)
bois	<i>te</i>	<i>te</i> = forêt (T) <i>tšī</i> = arbre, <i>tchish</i> = bois, <i>tchī</i> = fo- rêt (A) <i>tšis</i> = forêt (N)
bouche	<i>kat</i>	<i>koatch</i> = langue (Ac) <i>kala</i> (Tk)
capturer, prendre	<i>yal</i>	<i>hel</i> (Co)
capturer, prendre	<i>ko^a</i>	<i>čō</i> = prendre (Co)

1. GATSCHE (Albert S.), *Zwölf Sprachen aus dem südwesten Nordamerikas (Pueblos- und Apache-Mundarten; Tonto, Tonkawa, Digger; Utah)*, Weimar, 1876. — *Linguistics; Prefaced by a Classification of Western Indian Languages - Report upon United States geographical Surveys west of the hundredth Meridian*, t. VII. *Archæology*, Washington, 1879, p. 399-483.

2. SWANTON, *Linguistic Position of the Tribes...*, etc..., *op. cit.*

A = Apache; C = Chitimacha; N = Navajo; I = Isleta; J = Jemes; T = Tehua; Ac = Acoma; Tk = Tonkawa; Q = Queres; M = Moqui; U = Utah; X = Xicarilla; D = Diggers; Ta = Taos; Co = Coahuiltèque; K = Karankawa; S = Shoshone; Pi = Piro; Z = Zuñi; Ki = Kiwomi; At = Attakapa; To = Tonto; P = Payute; Ka = Kauvya; Y = Yuma.

cheveu	<i>keše</i>	<i>khak</i> (Tk) <i>hatchen</i> (Ac) <i>hat- chan</i> (Q)
ciel	<i>tagg</i>	<i>tang</i> = soleil (T), <i>togo-peyah</i> (U) <i>tagash</i> = soleil (Tk) <i>tok-wutè, tok-evas, tugu-pun- tuk-was</i> (Ka) <i>tog-bela</i> (M). <i>sh-kaii</i> (Ac-Q) <i>si-köse</i> (A) <i>k'öa</i> (I)
cou	<i>koé</i>	<i>go</i> (A) <i>ko</i> (N) <i>yoo, yoh</i> (Y) <i>yo</i> (To)
dent	<i>hos</i>	<i>makü</i> (I) <i>mangkö, mangko</i> (T) <i>makhde</i> = mains (M) <i>tchet- chemuk</i> = pouce (D)
dormir	<i>oi-te, oi</i>	<i>oy-okami, oy-öku</i> (T)
eau	<i>ak</i>	<i>ax, akh</i> (Tk) <i>ax</i> (Co) <i>akba,</i> <i>ähäh, äba</i> (Y), <i>ahä</i> (To)
eau	<i>kakoks, kau ; kankau = pluie ; koköc = mer</i>	<i>çakau</i> = rivière (Tk) <i>ko</i> (C) <i>kui</i> (M)
étoile	<i>išetions</i>	<i>shüüt</i> (Ac)
feu	<i>cäm</i>	<i>kun</i> (U) <i>akä</i> (T) <i>bagan</i> (Ac- Q) <i>kö</i> (A-N)
fille	<i>tegu</i>	<i>eteke</i> = jeune fille (N)
fil	<i>shka</i>	<i>shike</i> = garçon (N)
flèche	<i>skenne</i>	<i>ičkene-ča</i> = arc (N) <i>ixkè, ilkip</i> = arc (A) <i>askin</i> = arc (N)
fouetter	<i>pats</i>	<i>wats</i> (Co)
garçon	<i>ishpe</i>	<i>ishkip</i> (A) <i>epie</i> = enfant (T)
glace	<i>addlesbl-taggü</i>	<i>tang-kole</i> (T) <i>nis-tekbon</i> (Tk)
herbe	<i>egan</i>	<i>akono</i> = prairie (T)
homme	<i>šak</i>	<i>taka</i> (M) <i>haakon, aakon, akon</i> (Tk) <i>xagü</i> (Co) <i>shökü</i> = mari (N)
là	<i>ya</i>	<i>nya</i> (K)
maintenant	<i>nak</i>	<i>nakuë</i> (Co)
manger	<i>iatt, ya</i>	<i>ateshü</i> (N) <i>yakba, yax</i> (Tk)
mauvais	<i>ičkau</i>	<i>ikh</i> (Tk) <i>nekun</i> (I) <i>k'aux</i> (Co)
mer	<i>kokoc</i>	<i>sh-kaukoyé</i> (Q) <i>sh-kakö</i> (Ac) <i>ok² uë</i> (T)
nez	<i>ödse</i>	<i>tsi</i> (N) <i>tchi, si-tché</i> (A)
noir	<i>mel</i>	<i>mel</i> (K)

non	<i>hân</i>	<i>â</i> (A) <i>â</i> (J)
nuit	<i>tin</i>	<i>tlé</i> (A) <i>teen'-yump'</i> , <i>tin-yamk</i> (Y)
	<i>tégg</i>	<i>takôm</i> (Co) <i>tuk-meabs</i> , <i>túuk-met</i> , <i>tuk-mače</i> (Y)
ongle	<i>šuks</i>	<i>šuki</i> (M)
oreille	<i>an</i>	<i>ali</i> (Co) <i>ho-ana-an</i> (Q), <i>ho-ana</i> (Ac) <i>čé-ban</i> (To)
os	<i>tsigg</i>	<i>itsin</i> , <i>ai-tzin</i> (A), <i>tson</i> (N), <i>tiága</i> (Y)
oui	<i>haha</i>	<i>a-à</i> (I) <i>haa</i> (Ac) <i>abó</i> , <i>ha-au</i> (A) <i>au</i> (N) <i>à</i> (T) <i>aā</i> , <i>xa</i> (Co)
parler	<i>kou, ko-i</i>	<i>kua-ue</i> (T) <i>kā</i> (Co)
pays, terre	<i>né</i>	<i>ne</i> (X) <i>né</i> , <i>ní</i> (C) <i>ni</i> = prairie (N) <i>nab</i> , <i>nā</i> (T) <i>nam</i> (I)
pied	<i>ikak</i>	<i>šhi-ká</i> (A)
pierre	<i>wai</i>	<i>úa</i> (M) <i>woyekuél</i> (Co) <i>vuy</i> (To)
pigeon	<i>hoggške</i>	<i>hošgi-iva</i> , <i>koske-angh</i> (Y)
printemps	<i>tempst</i>	<i>temtembo</i> (J)
renard	<i>šhaggs</i>	<i>šass</i> = ours (X) <i>čas</i> , <i>šoš</i> = ours (A) <i>šoš-in</i> = ours (N)
rire	<i>hayu</i>	<i>xaxaya</i> (Tk)
rivière	<i>ačonstuchi</i>	<i>kú'atinsb</i> = grande rivière (C)
seul	<i>iputs</i>	<i>pax</i> (Tk)
siffler	<i>yok</i>	<i>yak-wušana</i> (Tk)
soleil	<i>iše</i>	<i>téčé</i> = jour (X) <i>tchi</i> = jour (A) <i>d-istchi</i> = jour (N)
tabac	<i>tsigg</i>	<i>sako</i> = pipe (T) <i>tsung</i> = pipe (U) <i>nato-tsé</i> = pipe (N) <i>nato-stsé</i> = pipe (A) <i>ku-itsing-wa</i> = pipe (M)
tête	<i>saše</i>	<i>s-üşb</i> (J)
tomber	<i>mak</i>	<i>amoak</i> (K)
vent	<i>kang</i>	<i>bū-gang-oi</i> (M), <i>bang-al</i> (Ka)
vent	<i>ilit</i>	<i>iltebé</i> , <i>iltér</i> (A)
ventre	<i>tat</i>	<i>ta</i> (U) <i>tè</i> (I)
ventre	<i>kom</i>	<i>kox</i> (Co)
vieux	<i>waši</i>	<i>bačbi-diatemi</i> (C)
vous	<i>nak</i>	<i>nokbi</i> (A)
voler	<i>tsan</i>	<i>čálak</i> (Co)



trois	<i>batt</i>	<i>batchoa</i> (I)
quatre	<i>tsets</i>	<i>tsi-an</i> (Ac) <i>tsu-in</i> (jU ti-i tA) <i>tê</i> (N)
six	<i>tsik</i>	<i>çikuās</i> (Co)
neuf	<i>teg-ghuiae</i>	<i>kvia</i> (Ta)

Le résultat de nos comparaisons peut être résumé ainsi :

Le Tano est représenté	25 fois,
l'Athapaskan	— 25 fois,
le Coahuiltèque	— 19 fois,
le Tonkawa	— 15 fois,
le Shoshone	— 12 fois,
le Keresa	— 9 fois,
le Karankawa	— 4 fois,
le Yuma	— 4 fois,
le Chitimacha	— 4 fois.

Il n'y a pas là, pour l'instant, des éléments suffisants pour une conclusion. Nos observations ne peuvent servir qu'à orienter les recherches; lorsque l'on publiera les matériaux encore inédits, recueillis en 1885 par Gatschet chez les Attakapa, qui sont conservés au « Bureau of American Ethnology ».

C'est dans la même intention que nous consignons ici les concordances lexicologiques, que nous avons relevées au cours de notre étude des deux vocabulaires de Béranger, entre le Chitimacha et les autres idiomes du sud de l'Amérique du Nord.

	Chitimacha.	
	—	
arbre	<i>couche</i>	<i>koots</i> = bois à brûler (Q), <i>k'ots</i> = bois à brûler (Ac)
blanc	<i>mecheti-neche</i>	<i>tche-i, tsái</i> (T)
boire	<i>katchti, katche</i>	<i>gasña</i> (T), <i>basi</i> (To), <i>nicsb-gasi</i> (Ac-Q) <i>akbatbim, akbatbiga</i> (Y)
bois	<i>shúsh</i> ; <i>shúsh-tchí'sh</i> = feuille	<i>tchisch</i> (A-N), <i>tchus</i> (D) <i>téits</i> (X)
bouche	<i>cha</i>	<i>si-stsáy</i> (A), <i>so</i> (T)
chien	<i>kí'sh</i>	<i>kiss</i> (K), <i>kissá</i> = renard (Co)
chien	<i>mai</i>	<i>maiè</i> = renard, <i>mai-tso</i> = loup (N)
cou	<i>kaibo</i>	<i>sh-kaiii</i> (Ac-Q)
dent	<i>hi</i>	<i>é</i> (K), <i>i, iy</i> (Co)

doigt	<i>unache-kitset ; unache</i> == bras	<i>ma-latchi</i> (M)
eau	<i>ko, kú ; hú</i> == lac ; <i>ku'n</i> == rivière	<i>kub</i> (X) <i>o-ku-en</i> == mer (T) <i>kui</i> (M), <i>ka-kòks, kau ; kaukau</i> == pluie ; <i>kokòe</i> == mer (At)
étoile	<i>pacheta</i>	<i>batchista</i> (Ta), <i>pa'à-se'nndo</i> == lune (T) <i>pòtsivi</i> (S), <i>poòits, potsiv'b</i> (P), <i>poòise</i> (U)
femme	<i>kitbia</i>	<i>kvibia</i> (T)
feu	<i>teppe, tép</i>	<i>tévua</i> (M), <i>t'ab, tábi, tábbe</i> , == soleil (U), <i>tabby, tabbe</i> == soleil (S) <i>tabby, táve</i> == soleil (P)
fil (mon)	<i>hièc-yaban-base</i>	<i>šiz'iba</i> (A) <i>šez'áb</i> (X)
fort	<i>yàb, yà, yàz</i>	<i>yaá</i> (Ta)
herbe	<i>pan</i>	<i>baané</i> (Ta), <i>pen-yàve</i> (T)
homme	<i>hatche</i> == il, celui-ci ; <i>pautche-base</i> ; <i>hiche-yaban-base</i> == fils ; <i>hiche-base</i> == époux	<i>hatche</i> (Ac-Q), <i>hatsée</i> (Q), <i>o-atse</i> (Z), <i>abaks</i> (K) <i>atsa-mé</i> == garçon (Pi)
jour	<i>wacheta</i>	<i>nasheta</i> (To)
langue	<i>buene</i>	<i>bonine</i> (Z), <i>hà'n</i> (T), <i>ncwàena</i> (Ta), <i>yné</i> (I)
lapin	<i>pup</i>	<i>pub</i> (T)
lune	<i>pautne</i>	<i>p'àide</i> (I), <i>p'àenà</i> (Ta), <i>p'à</i> (J), <i>p'à</i> (T), <i>cabn</i> (S) <i>kabn, gan, gane</i> (P) <i>kabné</i> (U)
maison	<i>hanan</i>	
mer	<i>sit</i>	<i>tsils</i> == eau (Q-Ac), <i>setz</i> == eau (Ki)
neige	<i>nacte-peche</i>	<i>p'àcie</i> == glace (I), <i>p'atsienà</i> == glace (Ta) <i>ako-puetce</i> == hiver (Ka), <i>h'nò-pàcè</i> == glace (Y)
nez	<i>chiche</i>	<i>tsi</i> (N), <i>si-tché, tchi</i> (A), <i>shiu</i> (T), <i>šitšiz</i> (X)
non	<i>kabie</i>	<i>gai</i> (M), <i>kai, khai</i> (Ka), <i>kay</i> (S)
obscurité	<i>tapke-hipe</i>	<i>dábki</i> == nuit (M)
œil	<i>kane</i>	<i>sb-kana</i> (Ac), <i>kannah, shana, chana</i> (Q)
oie sau- vage	<i>nahicé</i>	<i>nasésé</i> (A)
oiseau	<i>thia, 9ia</i>	<i>tsii</i> (M), <i>tebie</i> (T), <i>tisha</i> (To) <i>tsee-téb</i> (X) <i>tsi-ti</i> (N)

panthère	<i>kíyukš</i>	<i>köyo, kúnyoh, kuyó</i> = loup (T)
père	<i>binghie</i>	<i>inukai</i> (I)
pluie	<i>kaya</i>	<i>kaatcha</i> (Q), <i>k-ats</i> (Ac)
poisson	<i>makèe</i>	<i>ahèee, atsi, èèè</i> (Y)
rivière	<i>kú'atinsb</i> = grande rivière	<i>aconstüchi</i> (At)
sang	<i>u'ípe</i>	<i>u'p'ò</i> (T), <i>u'p'à</i> (J)
soleil	<i>thiaba</i>	<i>tabua</i> (M), <i>taib</i> = lumière (Ta), <i>pe-tyása</i> (J), <i>taxas</i> (Tk)
tabac	<i>nèt</i>	<i>nato</i> (A-N), <i>nátto</i> (A) <i>nabto-šin</i> (X)
terre	<i>né, ní</i>	<i>nā, nah</i> (T), <i>ne</i> (X), <i>ni</i> = prairie (N), <i>nam</i> (I), <i>né</i> (At)
tête	<i>kutte, kút</i>	<i>kóte</i> (M), <i>kotah</i> = front (J), <i>ko</i> (To)
vent	<i>poko</i>	<i>poxo</i> = venter (Tk)
ventre	<i>chi</i>	<i>sī, tséé</i> (T)
viande	<i>kipi</i>	<i>shí-kvi</i> (M)
vieux	<i>bachi-diatemi</i>	<i>waši</i> (At) <i>bāstē, bastētēa</i> (Ac) <i>bas- tīn, astī</i> (A)

En résumé, dans cette liste, figurent :

le Tano	15 fois,
le Shoshone	13 fois,
l'Athapaskan	11 fois,
le Keresa	9 fois,
l'Attakapa	4 fois,
le Yuma	4 fois.

Il serait à souhaiter, comme pour l'Attakapa, que les matériaux, recueillis par Gatschet en 1881 et 1882 et par Swanton en 1907 et 1908, fussent publiés. Seule, leur étude permettra de conclure d'une façon certaine sur les affinités du Chitimacha, qui, comme l'Attakapa, ne semble pas devoir être conservé comme groupe linguistique indépendant.



UNIVERSITY OF MICHIGAN
FEB 28 1930
UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY

